

DES ARTISTES DANS LA CITÉ

Public(s) et espaces publics à l'épreuve de l'art contemporain



Synthèse du rapport rédigé et remis en juillet 2016 (204 p.)
Recherche-action conduite par une équipe de chercheurs du Lames (Aix Marseille Univ, CNRS, LAMES, Aix-en-Provence) coordonnée par Sylvia Girel.

REMERCIEMENTS

Nos remerciements vont en premier lieu à toutes les personnes qui ont participé à nos enquêtes de terrain et particulièrement vers les habitants des cités de La Bricarde et de Fonscolombes.

Nous remercions également tous les acteurs du projet et les professionnels qui nous ont transmis des données et qui ont participé aux entretiens formels et informels que nous avons réalisés.

Nous remercions ceux qui, par leur soutien, ont permis la réalisation de cette recherche-action : la fondation d'entreprise Logirem, Logirem SA, Sextant &+, ainsi que la Fédération des entreprises sociales pour l'habitat.

L'ÉQUIPE DE RECHERCHE

Coordination de la recherche :

- Sylvia Girel <http://lames.cnrs.fr/spip.php?article13>

Collectif de chercheurs :

- Jean-Stéphane Borja, post-doctorant <http://www.lames.cnrs.fr/spip.php?article256>
- Fanny Broyelle, directrice de projets culturels <http://mondescommuns.fr/>
- Matthieu Demory (Stagiaire)
- Marie Filippi, doctorante <http://www.lames.cnrs.fr/>
- Barbara Rieffly, doctorante <http://www.lames.cnrs.fr/spip.php?article235>
- Émilie Schijman, chercheuse <http://www.lames.cnrs.fr/>

« Et si, plutôt que d'envoyer l'armée dans les quartiers nord, on y envoyait des artistes ? C'est le cas depuis 2008 à la cité de la Bricarde qui, peu à peu, prend des allures de "Cité des curiosités". Ici, entre les tours et les barres d'immeubles, naissent sculptures et installations d'art contemporain, au fil des années et des plasticiens invités en résidence... »

Télérama, « MP2013 : une "cité des curiosités" dans les quartiers nord de Marseille », Sandro Piscopo-Reguieg, publié le 02/10/2013.

« Afin de comprendre la signification des produits artistiques, nous devons les oublier pendant quelque temps, nous détourner d'eux et avoir recours aux forces et aux conditions ordinaires de l'expérience que nous ne considérons pas en général comme esthétiques. »

John Dewey, *L'Art comme expérience*, université de Pau, éditions Farrago, 2006, p. 29.

Des ambitions de départ au déploiement du dispositif

La Fondation d'Entreprise Logirem a été initiée afin d'améliorer la vie sociale dans les quartiers où Logirem est implanté, et c'est en 2005 que le Conseil d'Administration de la Fondation et la Direction de Logirem ont déterminé et validé 4 axes prioritaires, dont celui qui nous intéresse : la culture. Pour cet axe, l'idée a été proposée de mettre en œuvre un projet artistique réalisé dans le cadre d'une résidence d'artiste : « La résidence est conçue comme une occasion de rencontres entre un artiste, une population et un territoire, afin de créer des apports mutuels et une meilleure compréhension du processus de création d'un artiste d'art contemporain. » « Art en résidences » définit la résidence d'artiste comme « un lieu d'accueil pour les artistes dont la vocation première est de fournir aux résidents les moyens - techniques, humains et financiers - de travailler. L'engagement dans la recherche et le mode de production, qu'induit la résidence comme modalité de travail, évolue en parallèle à d'autres champs de création liés aux activités des plasticiens tels que la mise à disposition d'un atelier personnel, l'animation d'ateliers ou workshops, l'exposition, l'édition, etc. Une résidence recouvre des situations très diverses tant dans son fonctionnement que dans son contexte. Son champ d'action varie donc d'un lieu à l'autre, en fonction de sa nature, sa situation, son cadre d'accueil ou des moyens mis à disposition. »

Pour celles initiées par la Fondation Logirem, deux objectifs et finalités sont visés :

« - *La création et l'inscription d'une œuvre pérenne au sein de la cité de la Bricarde : point d'orgue du travail accompli en résidence, de la réflexion menée autour de ce territoire et des liens portés avec les habitants.*

- *L'enrichissement de la vie culturelle et artistique locale et la sensibilisation à l'art contemporain pour les habitants et les salariés de l'entreprise Logirem.* »

Les Ateliers de la Cité ont ainsi pour ambition première de rendre plus accessibles les arts et la culture dans les quartiers, mais ils visent aussi le soutien de la création contemporaine par l'accompagnement professionnel des artistes résidents. La synthèse proposée ici (voir le sommaire du rapport complet en fin de document) propose de revenir sur ce qui fonde les ambitions de départ (une volonté de croiser des préoccupations sociales et une dimension artistique, le souhait de « réenchanter le quotidien » des habitants) et de mesurer le chemin parcouru.

La situation des populations de certaines cités est emblématique des difficultés d'accès à la culture, tous les éléments constituant des freins étant présents et démultipliés. S'ajoutent pour Marseille une problématique des circulations dans la ville et une défaillance des transports hors de l'hyper-centre, qui viennent renforcer les difficultés d'accès. Ces éléments particulièrement contraignants « classent » les habitants des cités dans la catégorie des non-publics, de ceux tenus à distance de l'art. Face à ce constat, la Fondation s'est donné pour objectif d'infléchir le cours des choses, et d'utiliser la culture comme « *un bon vecteur pour changer la pensée, ouvrir, apporter des émotions* », mais aussi pour faire valoir un droit fondamental d'accès, une démarche qui relevait presque d'un « *devoir* ». *La Cité des curiosités* puis *Les Ateliers de la Cité* sont nés de cette volonté.

Le projet, initié à La Bricarde il y a 8 ans se déploie depuis peu dans un nouvel environnement : à partir de 2014 c'est la cité de Fonscolombes qui a été investie. Ancrées durablement du côté de La Bricarde avec des œuvres pérennes, en phase de développement à Fonscolombes avec des projets en cours, les résidences d'artistes proposées par la Fondation et mises en œuvre par Sextant &+ sont aujourd'hui reconnues aussi bien dans les mondes de l'art qu'auprès des professionnels du logement social, elles ont permis d'accueillir des artistes français et internationaux, elles ont fait l'objet de médiatisation et d'articles de fond (on pensera ici notamment au dossier du magazine 8^e Art sur l'art dans les quartiers nord, ou à l'article de *Télérama*). En outre la participation au *Printemps de l'art contemporain (PAC)* conforte cette reconnaissance et valorisation du travail collaboratif de la fondation Logirem et de Sextant &+ auprès des opérateurs culturels marseillais.

De fait, si l'on observe que tout est bien en place, que le consensus l'emporte largement quant à la qualité et à l'intérêt du dispositif, que les différents protagonistes sont restés fidèles à l'ambition de départ et que les attitudes de rejets et d'iconoclasme sont restées à la marge, la question est aujourd'hui de voir ce que les uns (acteurs du dispositif) et les autres (destinataires) en pensent, ce qu'ils en disent, comment les habitants composent avec l'art contemporain dans leur cité et ce que cela est venu transformer (ou non) dans leur environnement social et spatial de proximité. La question est aussi d'évaluer et de mesurer les effets du dispositif au regard des objectifs initiaux. Plus concrètement, il s'agit enfin de revenir sur les lignes de force et les limites observées, et de proposer des recommandations pour ajuster la conduite du projet et en assurer la continuité.

Un dispositif et une méthodologie adaptés à l'environnement et au contexte démographiques

L'environnement et le contexte spécifique de Marseille, « ville de la fracture » entre quartiers nord et quartiers sud, sont des éléments avec lesquels le projet a du d'emblée composer, ils ont aussi nourri le processus de création et les choix opérés avec les artistes. En effet, placer un dispositif de résidences d'artistes dans un contexte si particulier, celui du logement social, entraîne nécessairement des contraintes spécifiques et très différentes de celles que l'on observe pour les lieux habituels d'accueil d'artistes et d'exposition. Les territoires que sont les résidences d'habitat social sont instables, fragiles, en tension, et pour certains, se sont considérablement durcis. On les qualifie de « territoires sensibles ». On notera d'ailleurs que depuis les premières résidences réalisées, cet environnement a subi de fortes mutations, certaines ont fragilisé les acquis (tensions dans les cités par exemple, moindres densité et dynamisme du tissu associatif), d'autres en revanche ont renforcé la valeur ajoutée du programme proposé et sa pertinence (MP2013 notamment avec des projets comme *Les Ateliers de la méditerranée*), d'autres changements se profilent avec la métropolisation et les plans de requalification urbaine en cours et ils viennent déjà transformer les équilibres.

Dans ce contexte, la question de l'adaptabilité des outils est donc essentielle tout autant que l'adaptation à l'architecture de la cité. Rappelons que La Bricarde est une cité dans le 15^e arrondissement, constituée de dix-sept bâtiments situés en bordure du centre commercial Grand Littoral ; Fonscolombes est une cité dans le 3^e arrondissement, constituée de quinze ensembles de logements et gérée par plusieurs pôles de gestions, dont Logirem SA. La Bricarde, bien que la plupart des bâtiments soient dotés d'une vue imprenable sur la Méditerranée, reste « *un endroit extrêmement enclavé* » ; alors que Fonscolombes, cité labyrinthique avec trois entrées, est « *beaucoup plus ouverte sur le centre-ville* ». L'hypersensibilité des territoires et ses réactions imprévisibles, la proximité avec d'autres cités (on pensera à la Castellane) impose ainsi des évolutions permanentes du projet qui doit constamment s'adapter. De ces réajustements permanents, vont découler des apprentissages rendus possibles grâce aux capacités d'adaptation et à la réactivité des acteurs, particulièrement ceux de terrains, les gestionnaires et professionnels de Logirem, qui au départ n'étaient pas tous non plus familiers des mondes de l'art contemporain. On observe d'ailleurs que ce qui a fonctionné à La Bricarde – ouvrir un espace de médiation artistique avec des ateliers – n'a pas pris tout de suite à Fonscolombes ; malgré les acquis chaque nouveau projet est une aventure à construire pour équilibrer le

poids des différentes contraintes et opter pour les ajustements qui permettront d'aller au bout du processus (en modifier parfois le cours selon les résistances rencontrées). Parmi les « contraintes », l'une des plus fortes tient aux caractéristiques des populations en présence (l'ensemble des habitants) qui sont supposément tous destinataires donc potentiellement « public ».

La population de l'une et l'autre cité, si elles se rejoignent par certaines caractéristiques propres aux grands ensembles et aux quartiers défavorisés, sont aussi différentes d'un point de vue démographique, la différence entre les deux sites se voit déjà au niveau quantitatif, avec respectivement 8 564 habitants déclarés pour la Bricarde et 2 649 pour Fonscolombes.

La Bricarde est non seulement plus grande et dense, elle est aussi plus pauvre. Si l'on regarde le niveau d'activité, les données transmises par la fondation d'entreprise Logirem datent de quelques années, mais sont représentatives : en 2006, La Bricarde comptait environ 36 % de chômeurs et seulement 18 % de personnes en CDI. Pour Fonscolombes, la situation était toutefois meilleure, avec 26 % de chômeurs et 20 % des adultes en CDI.

Par ailleurs, il est peu d'indicateurs aussi expressifs des situations de pauvreté que le pourcentage de familles monoparentales, dont on sait qu'elles vivent dans des conditions de logement plus difficiles et plus fragiles que les couples avec enfants (Insee, 2008). De ce point de vue, à La Bricarde, un quart des ménages est constitué de familles monoparentales, contre 20 % à Fonscolombes. Les deux sites se différencient également par la part des ménages unipersonnels soit des ménages composés généralement des personnes âgées. À Fonscolombes, ils forment 11 % du total contre 6 % à la Bricarde. Cette différence s'explique d'une part par le nombre de personnes âgées, bien plus important à Fonscolombes (l'indice de vieillesse est de 13 % contre 9,9 % à la Bricarde), et d'autre part, elle s'explique par les conditions de vie qui sont supérieures, permettant aux personnes âgées de se maintenir seules dans le logement et d'en assumer le bail. Enfin, si les couples avec enfants forment près de la moitié des ménages, le nombre de jeunes et d'enfants est supérieur à la Bricarde, avec environ 36 % des habitants ayant moins de 20 ans, contre 32 % à Fonscolombes.

Si les deux cités diffèrent, elles ont donc en commun de réunir ceux qui composent la catégorie des « non-publics ». En effet, aujourd'hui, « tous les travaux de socio démographie des publics ou de sociologie compréhensive qui se sont succédé ont mis en évidence le "plafond de verre" que constitue le "capital culturel" incorporé à l'individu qui accède aux équipements culturels ou à la culture en général : poids du diplôme, poids de la catégorie socioprofessionnelle, mais aussi poids des transmissions, mesurées souvent par l'origine sociale et le niveau de diplôme des parents ; mise en évidence de facteurs "cachés" dans l'accession au savoir, les mêmes facteurs pesant sur l'accession aux cursus scolaires les plus prestigieux culturellement ». De ce point de vue la situation des cités de La Bricarde et de Fonscolombes est délicate. Les réalités sont contrastées, allant de la précarité à l'extrême pauvreté. À la Bricarde comme à Fonscolombes, tous les indicateurs laissent penser que la question de l'accessibilité aux arts et à la culture est loin d'être une priorité pour les habitants et que les y intéresser est un pari audacieux.

Pour pallier ces multiples difficultés, **le dispositif** des Ateliers de la Cité est construit sur un modèle multi parties prenantes, qui implique une diversité d'acteurs de la sphère publique comme privée, des acteurs économiques ou à but non lucratif, issus des mondes sociaux, du logement ou du monde des arts, et où les habitants sont considérés comme des destinataires privilégiés, tous participants présumés.

Aujourd'hui, c'est un véritable réseau d'acteurs formalisé qui s'est constitué autour du projet *Les Ateliers de la Cité*, il est composé par :

- Les commanditaires (fondation d'entreprise Logirem et Logirem ESH),
- Une association culturelle (Sextant &+),
- Des partenaires institutionnels qui soutiennent le projet (Ville, Département, Région, État)
- Des partenaires culturels (comme le Frac ou Marseille expo),
- Des partenaires associatifs (centres sociaux, associations de quartier),
- Des partenaires éducatifs (écoles de La Bricarde ou de Fonscolombes),
- Des artistes.

Ces derniers, et ce dès le départ, pour faire le lien avec les populations ont à répondre à des attentes précises, ainsi l'artiste s'engage à :

- *Participer aux ateliers de peinture animés par l'association [...]*
- *Recevoir le public et le sensibiliser à la pratique artistique*
- *Tenir un carnet de bord, journal de la résidence*
- *Produire une œuvre qui aura vocation à être exposée dans la résidence et à l'extérieur dans un lieu d'exposition.*
- *Organiser les expositions*
- *Prévoir une déclinaison de l'œuvre dans la résidence de La Bricarde.*

Le dispositif et le cahier des charges se sont consolidés au fil des années et des projets, prenant en compte l'ensemble des contraintes et détaillant les étapes nécessaires au bon déroulement des résidences (de la sélection des artistes, à l'encadrement du projet artistique, en passant par les formes de valorisation et le choix des dispositifs de médiation). On notera qu'au départ l'association *Arts et développement* (qui développe une logique d'action socioculturelle de territoire) travaillera avec la Fondation Logirem, son ancrage déjà bien établi dans la cité de la Bricarde (avec des ateliers hebdomadaires depuis 1996) constituant un atout¹. En 2010 Sextant &+ se situant plus concrètement comme opérateur de l'art contemporain devient partenaire du projet de résidence et l'inscrit dans une logique de développement, de production et de diffusion de l'art contemporain. Le changement de chargé de projet au sein de Sextant &+ au printemps 2014 marque un autre tournant : le travail de l'association est alors repensé sur plusieurs aspects et le nouveau format des résidences (passage d'un à quatre artistes en résidence pour une durée non plus de six mois, mais d'un ou deux ans sur deux sites) permet à Sextant &+ de passer à une autre échelle pour ce programme de résidences.

Si les enjeux sont artistiques, parce qu'elle est en lien avec la vie sociale et « ordinaire », quotidienne, **la réalisation du projet** nécessite une méthodologie souple, où les différents protagonistes sont en relation pour élaborer des projets autres que ceux de leurs activités de travail habituelles. Bailleurs sociaux, acteurs de la ville, acteurs des mondes éducatifs, et professionnels du monde des arts et de la culture cherchent et élaborent ensemble, *in situ* les moyens de construire un rapport à l'art et aux artistes, et de ce point de vue le projet a pu se développer grâce aux liens qu'ont tissés les membres de la Fondation avec des partenaires institutionnels (la DRAC, le département, etc.). Il s'est façonné au fil des rencontres, s'est enrichi des appuis et apports de chacun, pour ce qui est des partenaires institutionnels ils « *y croyaient vraiment et ont suivi en apportant leurs financements pour rayonner, et surtout leurs compétences* », s'agissant de l'entreprise et des équipes de gestion elles ont été parties prenantes du processus d'élaboration de certaines œuvres, comme celles de Y. Oulab, allant dans le sens d'un projet véritablement co-construit.

Les fonctions d'ingénierie et de médiation sont essentielles dans ce type de dispositif. On peut se référer au concept d'improvisation organisationnelle pour comprendre la méthodologie de projet qui prévaut avec *Les Ateliers de la cité*. Pour pouvoir improviser efficacement, il faut se donner les moyens d'explorer les différentes solutions en temps réel. Au lieu d'inventer des solutions nouvelles à chaque situation, il s'agit de puiser dans la mémoire organisationnelle pour mobiliser des connaissances à partir d'expériences vécues et capitalisées. Ces réajustements continus montrent d'une part l'adaptation constante de l'activité artistique, et de l'autre mettent l'accent sur un mode de fonctionnement qui n'est pas préconstitué. Ce qui répond d'ailleurs à un désir d'instaurer une relation au territoire qui puisse s'inscrire dans son histoire et dans une certaine continuité. Mais il s'agit dès lors de rester attentif à ce qui se produit sur le terrain, et par exemple aux réactions inattendues, aux initiatives spontanées, « venue du bas », qui viennent compléter (ou se heurter) aux actions, outils de médiation prévus et programmés. Si sur le premier point (qualité artistique, professionnalisme de l'encadrement des artistes, médiation) le travail est exemplaire, et qu'on peut souligner ici les compétences de Sextant &+ dont les activités ont été l'objet de réajustements successifs et progressifs depuis le début de sa participation, si l'on peut aussi signaler le rôle, l'investissement et

¹ Voir « Rapport 2008-2009 » du Fonds pour l'innovation sociale www.esh.fr/wp-content/uploads/2016/01/fond_innov-2.pdf p. 85.

l'implication déterminants des personnels de Logirem en prise directe avec les habitants, sur le second point (les retours que font les habitants, la variabilité des manières qu'ils ont de s'approprier ou non les œuvres dans leur quotidien et sur le long terme, leur volonté de participer parfois de manière différente, décalée par rapport aux attentes présupposées des porteurs du projet) les choses sont beaucoup plus floues. Les bilans font remonter ce qui fonctionne, ce qui a posé problème, mais laisse de côté toute une réalité plus diffuse, où les œuvres participent de l'interaction, mais avec un usage qui peut sembler d'une grande banalité, l'objet de perception à faible portée ou d'un anecdotique sans intérêt. Or il en va ici d'une expérience artistique qui, d'une certaine façon, paraît fragile, incertaine, parfois négligeable, mais qui n'en existe pas moins.

Des artistes, des habitants et des œuvres

Il est évident que l'enjeu du projet réside, pour beaucoup dans la réussite de l'implantation d'un artiste avec un travail qui lui appartient et qui ne doit pas être instrumentalisé, la frontière entre expérience esthétique et « art social » étant ici particulièrement ténue. La dimension sociale étant d'une manière générale plus souvent perçue sous un angle « négatif », au regard du décalage face aux attendus de ce qui serait une expérience esthétique « digne de ce nom » (celle des publics experts) dans les mondes de l'art contemporain. Pourtant, à bien regarder ce qui se passe à la Bricarde, à Fonscolombes loin de se « dévoyer », les artistes au travers de leurs interventions cherchent à impulser, dans l'espace public, une manière plus ordinaire de créer du lien autour de leurs créations, et si leur art est « social » c'est dans un rôle plus modeste que celui qu'on cherche parfois à leur faire jouer, une expérience ordinaire de l'art, une perception « simple » n'est pas nécessairement simpliste ou utilitariste. Les publics en présence sont d'ailleurs eux-mêmes loin de confondre leur expérience de l'art dans la cité et ce que l'on désigne comme une pratique « culturelle » dans le sens fort du terme. Loin de toute instrumentalisation, il s'agit pour les artistes (avec l'appui de la Fondation et de Sextant &+) de créer une forme d'interaction autour de l'art contemporain qui soit peu exigeante, non discriminante. Plus qu'une visée de démocratisation telle qu'on l'entend dans le sens étroit du terme il s'agit avec le concours d'un artiste de viser à la démocratie culturelle. L'enjeu dès lors n'est pas de transformer en amateurs d'art des habitants profanes, mais de composer avec les publics en présence et d'intégrer - sans que cela soit une dérive, un écueil ou un problème - un rapport avec l'art plus « faible », de l'ordre de l'expérience sociale, de la rencontre.

En conséquence l'accompagnement des artistes est essentiel, il représente à la fois un accompagnement pratique (pour tout ce qui concerne la vie des artistes dans leur quotidien, en termes d'« acclimatation » dans la cité) et un accompagnement artistique, au regard de la production de la pièce. Il y a une mise en réseau professionnelle au service des artistes sur le territoire. De fait, la sélection des artistes est une des conditions « *de réussite* », et depuis le début, elle est menée en collaboration avec les partenaires du projet. La deuxième phase du processus sélectif prévoit une visite guidée des locaux, pour « *faire connaître à l'artiste la réalité avant de s'engager* ». En 2008, lors de la première résidence d'artiste à La Bricarde, un local est mis à disposition par la fondation d'entreprise Logirem : « *Cet espace est conçu comme une occasion de rencontres et d'échanges entre l'artiste, le territoire, ses acteurs et la population locale* ». À Fonscolombes les ateliers d'artistes en résidence sont situés en face du tout récent local fixe de Sextant &+, et le logement de l'artiste international est contigu à son atelier, un espace de près de 80 m².

À partir de l'expérience personnelle des deux artistes en résidence à La Bricarde pendant la période 2014-2016 (Stefan Eichhorn, artiste international et Guillaume Louot, artiste national), et de ceux en résidences dans la cité de Fonscolombes Marielle Chabal (artiste internationale) et le duo d'artistes Sophie Dejode et Bertrand Lacombe (artistes nationaux) nous pouvons mieux cerner la place de l'artiste et les contraintes auxquelles il est confronté. Car s'il vient pour une résidence d'artiste avec un projet de création à la clé, son quotidien est celui d'un habitant, d'un voisin aussi bien accueilli qu'il peut être rejeté...

Si l'aspect plus important du projet reste, pour Logirem SA et la fondation, celui de créer de la cohésion sociale autour de l'œuvre, la tension sur le marché du logement social aujourd'hui peut créer un problème comme nous le rappelle une salariée de Logirem interviewée : « *Le taux de rotation est de 6 % sur nos*

logements, ce qui veut dire que quand vous faites une demande il faudra attendre dix ans pour un logement social ». Cette réalité influence directement l'accueil de l'artiste au sein de la cité, car le logement qu'il reçoit gratuitement est vu comme un privilège, une injustice par les habitants qui sont eux souvent dans des situations de sur occupation de leur logement. Dans tous les cas, la médiation et la compréhension même de la présence d'un artiste et de son travail ne sont pas simples et se heurtent à des réactions, l'arrivée d'un tiers servant de prétexte et de support à l'expression de doléances et de revendications. L'expérience personnelle de certains des artistes montre une perception en tant que voisin « indésirable ».

La mise à disposition d'un atelier boutique à un atelier de travail/logement interfère aussi dans la façon dont la fondation d'entreprise Logirem définit les Ateliers de la Cité. En 2008, lors de la première résidence à La Bricarde, l'appel à projets de la fondation d'entreprise Logirem définit l'atelier d'artiste en tant qu'« *espace de travail et de création en lien avec les habitants d'un quartier* ». En 2010, la fondation d'entreprise Logirem et l'association Sextant &+ parlent de « *résidences* » en tant que « *terrain d'expériences artistiques et humaines singulier pour les artistes* » (appel à candidatures La Cité des curiosités 2010). Enfin dans les appels à projets de 2014-2015 et de 2015-2016 les ateliers sont décrits comme « *un soutien à la création contemporaine et la création d'une œuvre d'art à La Bricarde (Marseille 15e) ainsi qu'au cœur de Fonscolombes (Marseille 3e), en lien avec ses habitants* » (appel à candidatures Résidences d'Artistes 2014-2015 de la fondation d'entreprise Logirem et Sextant &+, p.1).

Cependant l'expérience de vie dans la cité telle qu'elle est proposée aux artistes en résidence, montre des limites, non seulement autour de l'occupation d'un local, mais aussi autour de leur reconnaissance en tant qu'habitant des cités. Le cas de Stefan Eichhorn, artiste international en résidence à La Bricarde pour l'année 2014-2015, est particulièrement emblématique à ce sujet. Après une semaine passée à Fonscolombes, pour s'acclimater à Marseille, l'artiste prendra place dans son atelier – logement à La Bricarde : il y vivra pendant trois mois, et devra faire face à plusieurs problèmes, liés notamment à l'occupation du local et à la cohabitation avec les autres habitants de la cité. L'artiste nous raconte : « *Ce n'était pas le plan d'avoir beaucoup de problèmes, mais finalement j'ai eu beaucoup de problèmes avec l'appartement, avec l'atelier, juste comme ça. J'appelais Léo pour lui dire par exemple que c'était toujours le fusible pour l'électricité, et s'il pouvait appeler le dépannage, et ça, c'est arrivé au moins quinze fois, mais c'était son travail en fait* » (extrait d'entretien avec Stefan Eichhorn artiste en résidence 2014-2015 à La Bricarde). L'artiste a ainsi vu la serrure de la porte de son atelier cassée ou bloquée à plusieurs reprises, le fusible de l'électricité de son logement volé une quinzaine de fois en trois mois. Ces actes, clairement hostiles, étaient un message concernant l'occupation indésirable d'un local particulier à La Bricarde. Le local mis à disposition de l'artiste, situé en plein cœur du noyau commerçant de la cité, est l'ancien local de l'association Relais Littoral. Il est, comme nous le raconte une des médiatrices de Sextant &+, caractérisé par une histoire sujette à controverse dans la cité, restée assez mystérieuse : « *C'était les locaux de l'association de foot et puis on sait qu'il y a une histoire derrière, mais on n'a jamais réussi à comprendre vraiment. En tout cas on a décidé que le local restera un atelier pour le prochain artiste qui va venir en septembre, mais pas une résidence* ».

Si cette cohabitation difficile, problématique, a certainement été amplifiée par les difficultés de communication de l'artiste avec les habitants (il ne parlait pas le français à son arrivée dans la cité, mais allemand), elle a aussi révélé les problèmes de ce contexte pour la vie d'artiste. Trop éloignée du centre, La Bricarde est coupée de la ville (le soir les bus circulent jusqu'à 21h30), ce qui empêche à l'artiste de se déplacer librement pour assister aux expositions et aux vernissages en ville, des activités essentielles dans sa démarche professionnelle et son mode de vie habituel. L'artiste nous raconte : « *J'ai habité à La Bricarde trois mois et après j'étais là que pour travailler chaque jour vraiment (...) ça ouvre l'horizon parce qu'on comprend mieux qu'il y a un autre monde normal, avec des problèmes normaux, parce que les artistes ont des problèmes, mais ce sont des problèmes différents, et à La Bricarde j'ai vu qu'ils ont d'autres problèmes, des problèmes d'une société en fait, problème de pauvreté, de chômage, de religion, de drogue et ça, c'est probablement la meilleure expérience pour un artiste* » (extrait d'entretien avec Stefan Eichhorn artiste en résidence à La Bricarde 2014-2015).

Cette expérience en demi-teinte a conduit la fondation d'entreprise Logirem à revoir le format des résidences : pour l'année 2015-2016 le logement des artistes en résidence a été déplacé à Fonscolombes, et le choix de l'artiste international est tombé sur un français (Nathanaël Abeille) dont la résidence et l'insertion dans la cité sont tout à fait différentes et réussies.

S'il est évident que l'artiste doit revêtir différents rôles, le statut qu'il se doit d'acquérir demeure incertain et dépend de l'accueil qui lui est fait. L'expérience de Stefan Eichhorn illustre bien comment en réalité « *les habitants n'ont pas vraiment compris qui j'étais et ce que je faisais* ». Ou encore, l'expérience de l'artiste Sophie Dejode en résidence à Fonscolombes, montre comment la relation se fait autour d'un nombre restreint d'habitants, pas toujours clairement identifiés, mais avec lesquels il n'est pas possible de partager un discours sur des problématiques artistiques : « *La relation se fait sur une poignée de gens qui sont impliqués dans des réseaux, des associations du quartier. On ne sait pas exactement ce qu'ils font, les gens ne s'identifient pas forcément. Mais on n'est pas dans des problématiques artistiques. On parle beaucoup des problèmes de la cité, des poubelles par exemple* » (extrait d'entretien avec Sophie Dejode artiste en résidence à Fonscolombes 2014-2016).

Impliquer « *des gens qui ne cherchent pas à l'être* » (*ibidem*) devient très compliqué, surtout quand les artistes ne sont pas formés pour réaliser des actions de médiation dans des cités.

Animateurs, médiateurs, régisseurs des jeux proposés lors des ateliers pour les enfants : ce sont les différentes casquettes que l'artiste doit adopter afin de marquer sa présence dans la cité. Une ligne de partage émerge sur les attentes au regard du rôle que les artistes devraient interpréter : c'est le résultat d'un décalage entre les différents objectifs poursuivis par les porteurs de projet. La demande de produire une œuvre d'art n'est pas toujours compatible avec la mise en place d'une animation sociale, ce sont ici le monde de l'esthétique et celui de l'animation socioculturelle qui peuvent se heurter à défaut de se compléter.

Aujourd'hui cette double ambition représente un point d'ambiguïté dans le projet, avec des conséquences évidentes et notamment la difficulté de donner un statut clair et bien identifié aux artistes. Si d'une part le projet des Ateliers de la Cité est attrayant pour un artiste, car il présente une opportunité de développer sa propre pratique artistique dans un espace de travail dédié, de l'autre une série d'interventions sociales sur le territoire - dans les écoles et dans les centres sociaux – obligatoire, car listés dans le cahier des charges de la résidence peuvent se transformer en véritable contrainte. Selon sa personnalité et selon la nature du travail artistique envisagé, le cahier des charges censé structurer l'action, peut devenir une contrainte pour l'artiste.

La question de « *faire comprendre aux gens ce que je fais ici* », déjà évoquée par le premier artiste en résidence à La Bricarde, est encore très actuelle : « *J'ai été reconnu qu'en novembre quand j'ai commencé à faire les ateliers avec les enfants (...). Mais je pense qu'ils n'ont pas vraiment compris, quand ils ont su que j'étais un artiste ce n'était pas important* » (extrait d'entretien avec Stefan Eichhorn artiste en résidence à La Bricarde pour l'année 2014-2015).

Seuls les habitants « engagés », ceux qui font partie par exemple des associations, développent une réelle attente et appétence au regard de la présence de l'artiste dans la cité (qui peut alors être comblée comme déçue) : il a pour vocation de « réoxygéner » la cité, en proposant des moments et des activités nouvelles. « *Pour les gens engagés dans les associations au sein de la cité, notre statut n'est pas clair. Quand ils nous ont vus débarquer, ils ont pensé qu'il allait y avoir une action sociale importante, des changements. Et en fait, ce n'est pas le cas. De façon pratique, les gens croyaient qu'il y aurait des moments, des activités, mais ce n'était pas le cas* » (extrait de l'entretien de Sophie Dejode artiste en résidence à Fonscolombes 2014-2016).

Du public recherché aux publics observés

Les habitants, un public hétérogène et diversement impliqué

Au quotidien la vie de la cité c'est : des passants qui « passent », des dames avec des sacs de courses, des rencontres et des discussions entre connaissances lors de rondes quotidiennes, à la sortie de l'école ou

devant un local associatif, des enfants qui courent et qui jouent, des mamans assises sur un banc avec des poussettes, des ouvriers qui travaillent sur un chantier, des voitures qui vont et viennent, qui se garent, des hommes affairés sur un moteur sur le parking, etc. Ce à quoi on peut très bien ajouter des engueulades, des cris au loin, une descente de police qui fait résonner et agite momentanément la cité, de frais impacts de balles de Kalachnikovs ornant un mur, des jeunes armés qui font office de vigiles sur la colline pour contrer d'éventuelles velléités de bandes rivales, etc. La question des publics se pose dans ce contexte et les intentions si louables soient-elles se heurtent frontalement à cette réalité quotidienne. Amener l'art et les artistes dans la cité, construire un public suppose nécessairement d'avoir toujours à l'esprit à qui l'on s'adresse, ou plutôt à qui l'on souhaite s'adresser, et il va de soi que la description ci-dessus montre que les publics possibles et potentiels sont complexes à aborder, disparates et dispersés. Si le projet vise directement certaines catégories de population, indirectement tous les habitants en présence, on mesure la difficulté de rallier certains à la cause culturelle.

Il nous semble donc intéressant dans cette synthèse de revenir d'abord sur nos premiers échanges pour la mise en place de l'étude. En effet, ce qui paraît aujourd'hui une évidence – les acteurs du projet, les détracteurs, les indifférents, etc. sont aussi des publics –, ne l'était pas nécessairement au départ et pour nos interlocuteurs. L'étude réalisée et les discussions au fil du projet ont largement permis d'affiner la perception des publics par les porteurs du projet. Des publics attendus (les enfants, les habitants) aux publics réels (très hétérogènes), des publics sous-estimés (les salariés de Logirem, les acteurs professionnels impliqués dans le projet) à ceux improbables (les dealers), c'est l'idée du public comme l'ensemble homogène des destinataires, ici de prime abord « les habitants », qui a été infléchi. Si les habitants sont principalement concernés, d'une part ils ne composent jamais un groupe homogène présentant des expériences réceptives comparables, mais ils se présentent d'emblée comme une pluralité d'individualités, au mieux se constituent des micro-groupes par affinité (les mamans et les enfants qui fréquentent les centres sociaux, les membres d'une association du quartier, etc.). D'autre part se superpose aux groupes constitués qui font publics, toute une série d'autres micro-publics à considérer.

Sextant &+ partage avec la fondation d'entreprise Logirem la recherche d'un public plus large, toutefois on observe que deux façons différentes de percevoir les publics ressortent souvent, et cela interfère sur la manière de concevoir les actions. Cette différence apparaît dans les textes de communication et dans les entretiens que nous avons réalisés. La fondation d'entreprise Logirem quand il est question du public évoque les habitants et vise un public bien plus large que les enfants, comme on peut lire dans le compte rendu de la réunion d'information du projet à la Bricarde du 9 janvier 2009 : « Communiquer clairement sur le fait que le projet concerne tous les publics, et pas seulement les enfants ». L'expression « tous les publics » fait référence au souhait de la fondation d'entreprise Logirem de voir se sentir concernés tous les habitants, définis comme « tous ceux qui résident, qui ont un logement » (extrait de l'intervention d'une salariée de la fondation d'entreprise Logirem lors de la première journée d'étude). L'inauguration de l'œuvre « Le Parlement » de l'artiste Stefan Eichhorn le 16 septembre 2015 à La Bricarde est l'exemple souvent mentionné en faveur de cette ouverture à tous. En effet, lors de ce moment festif, il y a eu différents micro-publics présents, et leur façon de participer à l'événement, donc d'être public, a montré différentes échelles de participation (de l'enthousiasme à la simple présence, en passant par une forme d'indifférence ou une manière d'être public malgré soi en étant venu pour tout autre chose que pour l'œuvre) pour l'œuvre elle-même. Ce qui a prévalu pour nombre des présents est la reconnaissance d'un moment de rencontre et de convivialité partagé avec l'œuvre comme « élément du décor ».

Le public, du côté de Sextant &+ renvoie pour une part à celui des mondes de l'art, et se compose pour une grande part d'artistes et de fidèles de l'art contemporain, puis de professionnels. Ceux-ci sont informés du projet et des divers événements ayant lieu à La Bricarde et à Fonscolombes (newsletter de Sextant &+, presse locale et nationale). Un exemple de cette façon d'interpeller une certaine catégorie de public a été visible lors de la conférence de presse organisée au FRAC PACA pour présenter le projet Les Ateliers de la Cité à Fonscolombes. Les habitants, tant attendus, n'étaient pas là, par contre les professionnels oui (nous avons pu repérer des représentants des beaux-arts et des journalistes dans la salle), constituant ainsi un

public « expert » et pour lequel le discours de Sextant &+ s'est axé sur la présentation des artistes. Ces derniers ont eu l'opportunité de s'exprimer longuement afin de présenter non pas uniquement leur projet pour la cité, mais aussi, et surtout leur profil artistique, c'est-à-dire leur portfolio. En arrière-plan, il s'agissait aussi de présenter et de justifier le choix des artistes sélectionnés pour les résidences.

La façon dont les publics sont évoqués par les principaux acteurs qui portent ce projet ne se recoupe donc parfois que partiellement avec la réalité des publics observés. Autour de ce projet, il y a bien « des publics » (dans le sens sociologique des publics de l'art et de la culture) qui se constituent et se consolident autour de l'offre artistique proposée (dans la cité, mais aussi dans les lieux plus habituels des mondes de l'art comme la Friche, le Frac, etc.), mais il y a aussi « le public », dans le sens accordé au concept par le philosophe John Dewey, le public étant ici l'ensemble des personnes qui habitent, travaillent et traversent la cité, et qui ne peut être perçu que sous l'angle de la pluralité et non du consensus, il est éparpillé, mobile, multiforme : « ceux qui sont indirectement et sérieusement affectés en bien ou en mal forment un groupe suffisamment distinctif pour requérir une reconnaissance et un nom. Le nom retenu est "le public"². »

Des salariés impliqués, un premier cercle de public essentiel

Parmi les éléments les plus probants dans le programme impulsé, on peut noter l'impact positif sur les relations entre salariés, amenés à se retrouver hors des cadres normatifs et traditionnels de l'entreprise. Dès le début les salariés de la fondation d'entreprise Logirem, et notamment les gestionnaires du site, ont été fortement associés au projet, l'intérêt étant de changer le regard mutuel des salariés et des habitants, réunis autour d'un projet « positif » et partagé. Les salariés de Logirem eux-mêmes, en devenant visiteurs, acteurs ou porteurs de ce type de projet, ont adhéré à sa philosophie et se font le relais d'un double message. Celui d'une valorisation d'un quartier devenu un espace de création, à visiter pour l'intérêt qu'il présente, comme celui d'un accès légitime à l'art et à la culture. Indirectement, cela permet de signifier aux habitants que l'on croit dans le potentiel de ce quartier et que l'on agit afin d'en révéler le caractère remarquable, que l'on croit aussi en l'appétence pour les arts et la culture des habitants (à tout le moins une partie d'entre eux). Une posture qui, on peut le supposer, contribue sensiblement à changer l'image de ces professionnels tout autant que la perception de sa propre cité.

On pourra aussi citer une initiative comme celle mise en place à l'occasion de MP2013, elle semble avoir révélé un « *certain appétit culturel* » au sein de l'entreprise, et a permis aux salariés de s'emparer à leur tour de cette dynamique. Le Cercle Cultur'm, né à l'occasion de Marseille-Provence 2013, est un groupe de salariés qui, bénévolement, organisent des sorties et des activités culturelles proposées ensuite à l'ensemble des salariés. Le groupe est détaché du Comité d'Entreprise et il se compose d'une dizaine de salariés issus du siège et du « terrain ». Chaque année, un salarié sur deux a participé à au moins une activité culturelle proposée. Le lien ainsi constitué entre la fondation d'entreprise Logirem et Sextant &+, a permis d'associer directement les salariés au choix des artistes et de participer aux réunions de conception. Cette appropriation de la démarche dénote un réel signe d'engagement du personnel et apparaît aussi comme la condition *sine qua non* de l'ancrage et de la structuration sur le long terme de l'action.

Les enfants et les publics de l'art contemporain, des publics attendus et impliqués

La mise en place des ateliers et des actions de médiation par Sextant &+ a permis de constituer un public d'enfants fidèle, régulier et qui se renouvelle. « Les ateliers de La Bricarde » ont lieu tous les mercredis après-midi dans le local situé dans le bâtiment F de La Bricarde. À Fonscolombes les ateliers ont été programmés en 2015 lors de la première semaine des vacances d'été : trois demi-journées d'atelier avec l'artiste en résidence, Sophie Dejode, au centre aéré de Fonscolombes. Les actions dédiées aux enfants, observées pendant les résidences de 2014 et 2015 figurent parmi les activités nouvelles de médiation mises en place par Sextant &+, elles sont exemplaires de l'élargissement des objectifs de l'association qui « *aura également pour mission de tourner la cité vers l'extérieur, en favorisant le déplacement des habitants vers des lieux et sites culturels* ».

² Dewey John, *Le public et ses problèmes*, Paris, Gallimard, 2010.

L'autre public attendu et fidèle est celui des amateurs d'art contemporain, des artistes et des professionnels des arts et de la culture, qui ont bien intégré les propositions de Sextant &+ et la Fondation Logirem dans leurs pratiques culturelles et professionnelles (visites, vernissages, inaugurations). Les moments de rencontre avec le monde institutionnel et le monde artistique viennent ponctuer le travail des résidences et sont autant d'occasions complémentaires de présentations des travaux d'artistes (présentation des réalisations des quatre artistes en résidence en 2014 dans l'exposition « Barnum » au Panorama de la Friche Belle de mai par exemple).

Les publics « indésirables » et les publics absents

Ce point sur les publics ne serait pas complet si aux publics attendus et réels, on n'ajoutait pas les publics improbables, inattendus, parfois « indésirables » qui sont eux aussi présents, bien que « différemment ». Parmi ceux qui ne sont pas sans poser de problèmes, les dealers qui compliquent la tâche des différents acteurs du projet : par leur présence à proximité des lieux et activités dédiés à l'art, par leur attitude envers tout nouvel arrivant dans la cité et par leur défiance vu le caractère déviant de leurs activités, ils constituent un « public » avec lequel il peut être bien difficile de composer. Il faut aussi noter que des catégories de publics sont particulièrement absentes, on pensera ici aux adolescents, aux seniors, aux jeunes adultes et jeunes actifs et notamment aux pères. Si les premiers restent un public difficile à intéresser et quel que soit l'offre artistique et culturelle proposée³, les deuxièmes disposent de temps et pourraient tout à fait s'investir dans les projets, pour les autres la question de la manière de les intéresser au projet et la question des contraintes de temps et de disponibilité qui sont les leurs, nécessiteraient de réfléchir à des actions de médiation spécifiques.

Si la démocratisation de l'accès à l'art et la construction des publics relève d'un processus, nous pouvons observer que dans le programme des résidences ce processus s'est bien enclenché, il y a bien la construction d'un rapport à l'art qui permet à des « non-publics de proximité » de rencontrer la culture au sein même de leur cité. La mise en lien très directe d'un artiste et du travail de création via les résidences agit comme facteur de (re)construction d'une identité valorisée pour la cité, et figure comme une condition d'amélioration de l'environnement pour ses habitants (pour eux-mêmes et vu de l'extérieur). Il y a bien une fabrique de biens communs (les œuvres et quel qu'en soit l'usage). Toutefois il faut aussi retenir que les manières d'être public sont très contrastées et diffèrent au regard de variables qui tiennent aux individus eux-mêmes et à leur histoire personnelle, à leur degré d'éloignement et/ou de connaissance des arts et de la culture, aux espaces mêmes dans lesquels l'œuvre prend place (par son ancrage ici où là l'œuvre redéfinit l'espace et ses usages), autant d'éléments qui se conjuguent et permettent pour les habitants un accès différentiel et des expériences plurielles.

Requalification de l'espace public, créer du bien commun et de la mémoire collective

Les espaces publics, la valorisation des espaces communs, l'amélioration du cadre de vie figurent en arrière-plan du projet et sont un enjeu majeur. Cela a déjà été évoqué, l'environnement est toutefois particulièrement contraignant. Si nous avons listés les contraintes sociales, humaines, en termes de gouvernance, il en existe aussi au regard des espaces et de l'architecture même des cités (voir en annexes des images et plans des cités).

« Un endroit où le bâti est aussi problématique qu'à La Bricarde, et surtout à la veille d'une réhabilitation, donner un temps de rencontre autour de la construction d'une pièce, ça permet aussi d'envisager justement ces espaces différemment ». Il est intéressant de constater que la question du patrimoine bâti et des espaces publics est très présente dans le discours des acteurs opérationnels du projet : « (re)qualifier les espaces »,

³ On observe en effet un décrochage de l'intérêt pour les arts et la culture propre à cette catégorie d'âge, intérêt qui revient ensuite pour certains parce que cela fait partie de leur éducation, parce qu'ils se tournent vers des métiers liés à l'éducation, à la culture, etc. Sur les pratiques culturelles des adolescents, voir les travaux de Sylvie Octobre, Christine Détrez, notamment.

« inclure le traitement des surfaces » dans le calendrier de réalisation des œuvres sont des enjeux prépondérants pour Logirem et Sextant &+.

L'enjeu des espaces publics présente une double finalité : il s'agit premièrement d'améliorer le cadre de vie, en rénovant, par exemple, les dalles de la place où sera ensuite installé le cadran solaire de gethan&myles. Ou bien en débarrassant les voitures abandonnées sur un parking situé en hauteur pour dégager l'horizon de l'œuvre de Jean-Marc Munerelle. Comme le raconte la directrice de Sextant &+, les artistes vont « pointer les endroits qui sont des nœuds, abandonnés » et cela va « inverser certaines priorités » ; qui sait quand ces espaces auraient été requalifiés sans cette présence artistique ? Deuxième finalité valorisée par les acteurs du projet concernant les espaces publics, moins matérielle, mais tout aussi palpable, c'est de « réenchanter » les espaces communs en développant une mémoire collective, une fierté, un sentiment d'appartenance. Faisant le pari du processus de production des œuvres (présence des artistes sur une longue période, immersion, rencontre et implication des habitants) couplé à la valeur d'usage des œuvres (qui trouvent leur fonction pratique au sein des espaces publics) les acteurs du projet misent sur l'appropriation des œuvres et des espaces par les habitants et selon différentes perspectives, pas toujours en lien avec la dimension artistique. Il en est ainsi de la plupart des œuvres qui sont parfaitement intégrées dans le paysage de la cité, respectées au point de l'être « bien plus que dans n'importe quel coin de la ville, où il y a toujours des tags », sans toutefois être perçues comme des œuvres de création, des productions artistiques dans le sens fort du terme. L'absence de dégradation, de rejets significatifs ou amenant à abandonner un projet, sont au vu du contexte, à interpréter comme un signe de réussite. Tous les éléments sont en présence pour créer des conditions favorables à l'émergence d'une mémoire collective.

Un exemple illustre de manière plus inattendue comment ce projet alimente la mémoire collective du territoire, c'est l'histoire qui s'est tissée au sujet de l'espace où l'œuvre de Charlie Jeffery a été installée. Ou comment un espace dont « tout le monde se foutait, qui était un nid à crottes de chiens » (ainsi que l'ancienne collaboratrice de Sextants &+ le décrit) est devenu un espace où, « avant, les gens jouaient aux boules » et on les a « privés d'un espace convivial pour mettre quelque chose qui ne sert à rien » (ainsi que Bibi l'épicier en parle aujourd'hui). La controverse née autour de cette œuvre incomprise par les habitants, a créé du récit, une fiction, au sujet d'un « boulodrome que, selon la directrice de Sextant &+, tout le monde a fantasmé après l'installation de l'œuvre. » Si l'on juge l'affaire comme une mauvaise galéjade marseillaise, peut-être peut-on considérer que le boulodrome disparu sous « Le Jardin des inclinaisons » de Jeffery a finalement créé du commun ?

Lignes de force du dispositif

Sur le sens de l'action

- On a vu tout au long de cette étude que le projet reste globalement en adéquation avec les valeurs communes qui l'ont initié. Si les modes opératoires ne sont pas toujours transposables d'un territoire à l'autre, d'un projet au suivant, cette volonté de tisser des liens durables avec les habitants est partagée par tous les acteurs de terrain. Ce fond commun est garant de la réussite et constitue l'une des lignes de force du projet (on note d'ailleurs que dès que le dialogue est moins suivi entre les différents acteurs une forme de discordance peut émerger).
- L'art et la culture permettent, selon les différents acteurs du projet, une « ouverture d'esprit », « d'être sensible au monde », « d'exprimer les choses autrement », « de changer l'image de soi », « de penser l'abstraction, l'esthétique », etc. Autant de bénéfices induits qui sont très présents dans les discours des différents protagonistes, et qui se couplent à des valeurs plus collectives, que l'on pourrait assimiler à une forme de « lien social », « vivre ensemble » ou plus modestement, « de bonnes relations de voisinage ».

Sur une contribution à la culture d'entreprise

- L'adhésion au projet est bien présente auprès des salariés et on pourrait même entrevoir l'émergence de ce projet comme élément structurant dans la construction d'une identité et d'une culture d'entreprise partagée.

Sur l'amélioration du cadre et de la qualité de vie

- L'adhésion au projet est relativement bien acquise par les habitants (en tout cas sur La Bricarde puisque le projet existe depuis plusieurs années), la présence des artistes est acceptée, les œuvres font partie du paysage, sont appropriées, parfois critiquées, mais rarement dégradées. À défaut de résistances ou de rejets marqués, c'est l'indifférence qui l'emporte, ce qui au regard du contexte et de ce que l'on observe habituellement pour l'art contemporain dans l'espace public est une vraie réussite.
- Avec six œuvres pérennes disséminées sur le territoire de La Bricarde (et Fonscolombes à venir), la fondation d'entreprise Logirem et Sextant &+ gèrent aujourd'hui une véritable collection d'art contemporain à ciel ouvert, qui donne une plus-value indéniable au territoire et au projet. Les œuvres réalisées matérialisent la finalité du projet et l'on observe que les acteurs opérationnels (Logirem et Sextant &+) sont particulièrement attentifs au ressenti des habitants par rapport à l'argent dépensé.
- Présence d'effets collatéraux, secondaires, mais essentiels au quotidien des habitants, une inauguration par exemple a été l'occasion de procéder à de petites réparations sur un parking qui jouxtait le lieu de l'événement. L'action peut ainsi, constituer un élément « *accélérateur* » de la rénovation.
- La valorisation du territoire par la présence d'œuvres d'art pérennes est un enjeu central en termes de coûts évités relatifs à la non-dégradation des espaces publics eux-mêmes, et l'on comprend l'importance qu'il peut y avoir à valoriser ces espaces en termes de fierté ou de sentiment d'appartenance.
- Les actions gratuites du projet (participation aux ateliers, accès aux œuvres, déplacements sur des expositions) comme les échanges de biens et de services (recettes, repas, thé, temps de partage et d'apprentissage, bénévolat) constituent des enjeux plus diffus et moins visibles, mais qui restent particulièrement importants dans la relation tissée avec les habitants. Les notions de don et de réciprocité sont des valeurs fortes dans le quotidien des Ateliers de la Cité, mais ne sont peut-être pas suffisamment reconnues et valorisées par tous les acteurs du projet.

Sur l'opportunité de nouvelles (ou différentes) expériences de socialisation et de sociabilité

- Ce sont plusieurs formes de proximités qui sont privilégiées et qui contribuent à réaliser le programme fixé :
 - La proximité géographique, spatiale qui consiste pour l'artiste à œuvrer sur un territoire, en jouant sur un effet de familiarité qui facilite l'interaction tout en réduisant la distance entre le lieu de vie, de loisir ou de travail et les lieux de diffusion de l'art ;
 - La proximité culturelle et celle liée à des questions identitaires, sociales, il s'agit alors pour les artistes et leurs médiateurs de créer des liens et un échange avec des populations spécifiques en utilisant l'art contemporain comme support d'échange et de rencontre ;
 - La proximité symbolique est, elle aussi recherchée notamment au travers des thématiques choisies par les artistes (qui peuvent aussi quand le choix est inadéquat, mal perçu devenir source de dissensus) ;
 - La proximité « sociale » est aussi au cœur des préoccupations, et correspond à la volonté des artistes et porteurs du projet de conjuguer vie quotidienne et moments ordinaires avec monde de l'art contemporain et moments spécifiques (vernissage, inauguration, etc.).

Sur la transformation de l'image de la cité

- Certains acteurs notent que ce projet répond au besoin en retour d'image - visible et positive - de Logirem à travers les actions de sa fondation, ainsi que les effets recherchés d'un tel projet sur la culture interne (envers les salariés de l'entreprise) et le dialogue avec ses « usagers » (les habitants, les locataires). Au-delà de ces aspects, tous les acteurs du projet sont conscients de l'implication de l'entreprise dans sa responsabilité sociétale – comme la prise en compte du contexte dans sa complexité, l'ouverture du projet d'entreprise envers ses habitants. Ils saluent également le caractère atypique de son engagement. Si ces

valeurs concernent plus frontalement le commanditaire du projet (Logirem et sa fondation), elles sont à l'évidence partagées par tous les acteurs.

Pour la reconnaissance de l'art contemporain, sa diffusion, pour la valorisation du rôle de l'artiste

- Les Ateliers de la Cité constituent un moyen de production pour les artistes plasticiens, effet positif indéniable pour les conditions de travail et de production d'œuvres aujourd'hui. La mise à disposition d'un espace de travail est un atout considérable. Cet état de fait est reconnu par tous les acteurs du projet ; le discours est particulièrement appuyé par certaines collectivités publiques qui saluent l'initiative de la fondation d'entreprise Logirem.
- Le travail d'accompagnement des artistes mené au quotidien par Sextant &+ est jugé « *impeccable* » par les artistes mêmes qui peuvent compter sur la présence du responsable de production et/ou de la médiatrice pour la résolution de toute sorte de questions, même pratiques, liées à la vie et au travail dans les cités.
- Le programme de résidence parvient à créer des passerelles entre différents univers qui s'ignorent plus souvent qu'ils ne s'opposent, à façonner des circonstances favorables à l'appréhension et à l'appropriation de l'art.
- Les ateliers des enfants sont des activités qui fonctionnent bien. Le public des enfants est particulièrement important, car il représente le succès de la médiation de Sextant &+ sur le territoire : ce sont les habitants les plus sensibilisés aux œuvres installées à La Bricarde, à la présence de l'artiste et à l'art en général. Un succès qui résulte d'une activité de médiation conduite en lien avec les structures sociales du territoire : les écoles tout d'abord et les centres sociaux. Les enfants sont ainsi les habitants plus faciles à atteindre.

Sur l'amélioration du cadre de travail

- Les acteurs opérationnels du projet développent et entretiennent leurs capacités d'adaptation et de réactivité favorable à la réussite des projets.
- L'implication réussie du personnel Logirem dans le projet, la dynamique de rapprochement des salariés avec le monde de l'art, mise en œuvre par la Fondation et soutenue par l'entreprise sont un point fort de ce programme.
- Effet de pacification des rapports dans l'entreprise comme des rapports entre le bailleur et ses locataires.

Points faibles et contraintes spécifiques

Sur l'acceptabilité et la reconnaissance de la démarche

- Les situations de précarité quotidiennes auxquelles les habitants peuvent être exposés constituent un frein potentiel dans leur intégration à la démarche (manque de temps, préoccupations, etc.). Plus généralement, et au vu du contexte d'urgence sociale (comme en témoigne la forte attente à l'égard des travaux de rénovation) que peut connaître la Bricarde, se pose inéluctablement la question de l'acceptabilité d'une telle action pour les habitants et sa justification.
- Difficulté pour les habitants de se greffer à un projet « en cours de route ». N'ayant pas participé à sa mise en place, ils n'ont, en effet, pas de visibilité sur les raisons de sa création, sur ses objectifs, ses acteurs, ses ressorts, etc. Un frein possible à la dynamique de compréhension et donc d'appropriation du projet.
- Si dans l'ensemble on note une bonne perception du projet par les salariés et responsables de Logirem, on observe aussi une attente de résultats, de retombées que ce type de projet parce qu'il se construit dans le temps, par palier n'est pas toujours à même de démontrer.

Sur l'évolution dans le temps des modalités de travail

- Phénomènes de dilution et discontinuité observées au fil de l'accumulation des expériences de résidences et de leur diversité, course en avant d'un projet à l'autre, d'une résidence à la suivante, si la durée

et le format des résidences ont été repensés il paraît opportun de savoir se poser et revenir ce qui a été réalisé.

- Discuter la pluralité d'enjeux, les différents protagonistes évoluant parfois dans des « mondes parallèles » avec chacun une temporalité et des impératifs qui guident son action, mais qui échappent à ceux qui ne les partagent pas. Il semble en effet difficile de donner des priorités à des enjeux propres au programme des résidences et d'autres qui sont parfois noyés dans des contextes qui dépassent les simples acteurs d'un projet, à savoir la fragilisation du secteur culturel, le repli sur soi, la montée des communautarismes, les quartiers délaissés par les pouvoirs publics, des espaces de vie où les transports en commun sont quasi inexistantes et où les trafics en tous genres génèrent des tensions de plus en plus palpables, des territoires qui ont décroché avec la vie économique et où le chômage explose...
- Perception rôle de Sextant &+ par certains personnels de Logirem, l'autonomie conférée à l'association sur la base de son savoir-faire peut-être perçue comme une prestation de service, image brouillée.

Au regard de paramètres qui dépassent le programme en lui-même

- Les objectifs du projet ne sont pas les enjeux du territoire, lequel est marqué par son hypersensibilité ainsi que cela a été observé dans les pages précédentes. C'est pourquoi il apparaît nécessaire de rediscuter les objectifs du projet de manière régulière avec les différents acteurs de la gouvernance et ceux présents au quotidien sur le terrain, et au fil des arrivées et des départs d'acteurs majeurs, au fil des évolutions et des restructurations au sein des collectifs (sociaux, économiques, politiques, etc.) dont l'action peut croiser de près et/ou de loin le projet.
- Tous pointent une à une les difficultés : absence de transports en commun, sentiment de mise en concurrence des associations entre elles, repli sur soi, misère sociale... Obstacles d'autant plus difficiles à résoudre qu'ils relèvent, selon le directeur du Frac, d'un « contexte général, politique, économique, de tension ambiante qui peut à tout moment dégénérer et qui fait que les artistes sont au cœur d'une problématique qui les dépasse complètement, mais avec laquelle ils sont obligés de composer. »

Questionnements et problématiques à considérer

- Si comme le montre H.-S. Becker, les mondes de l'art (mais on pourrait le dire des mondes sociaux en général) se construisent sur la base d'« un réseau de coopération au sein duquel les mêmes personnes coopèrent de manière régulière et qui relie donc les participants selon un ordre établi », dont les acteurs partagent « des présupposés communs, les conventions, qui leur permettent de coordonner ces activités efficacement et sans difficulté », force est de constater que le réseau de coopération nécessaire à la conduite et réalisation du programme des Ateliers de la Cité manque parfois de fluidité. En effet, on observe que pour ce qui relève de la communication et du *feed-back* nécessaire au regard de ce qui se produit sur le terrain il y a un décalage entre ce que Sextant &+ « fait remonter » et ce que la fondation d'entreprise Logirem attend. De ce point de vue il paraît opportun à chacun des partenaires de faire un état des lieux de ses attentes vis-à-vis de l'autre, mais aussi, et surtout d'exprimer sa perception des attentes des autres. En effet, l'équipe de chercheur (s'étant trouvé à l'interface des différents acteurs du projet) a pu repérer d'un côté comme de l'autre que si le sentiment de bien communiquer, de faire des retours était bien présent, en revanche ce qui était transmis comme information n'était pas toujours ce qui était attendu et/ou pouvait sembler insuffisant. Cela a pu être par exemple le cas quand des incivilités se sont produites dans les cités au cours d'événements (inauguration, ateliers...) et que l'information n'a pas été transmise aux acteurs de la fondation et de Logirem, inversement lors de l'organisation de manifestations communes, Sextant &+ a pu avoir le sentiment de ne pas être suffisamment partie prenante dans les choix opérés par les acteurs de la fondation.
- On observe une distribution des rôles liée à des habitus qui diffèrent et cela crée parfois de la distance entre des mondes (mondes des bailleurs sociaux, monde de la vie quotidienne ordinaire, mondes des arts et de la culture), comme le montrent certains points de l'étude, si la construction du projet est bien pensée et structurée par et pour chacun des principaux acteurs, en revanche il n'y a pas toujours la co-construction attendue. Les objectifs affichés sont différents et de fait l'appréciation des actions conduites est variable en

fonction de ceux-ci. Par exemple, si tous s'accordent pour dire que les ateliers auprès des enfants au sein de la cité sont une réussite, et qu'il y a bien là un travail de sensibilisation et de médiation efficace, dans un même temps la nécessaire constitution d'un groupe régulier opère une sélection et ne permet de toucher qu'une partie des enfants excluant de fait une majorité d'autres.

- La manière dont le rapport entre Sextant &+ et la fondation d'entreprise Logirem a évolué a pu se révéler ambiguë quand l'association se positionne comme elle le ferait face à un partenaire public (Ville, Région, etc.). En effet, la nature du rapport qui doit s'instaurer entre les partenaires n'est pas liée aux mêmes impératifs selon ce qui les lie : si du côté des institutions culturelles comme du côté des bailleurs sociaux, il y a des comptes à rendre, ce ne sont pas les mêmes enjeux en arrière-plan. Justifier de la bonne utilisation des financements et de la bonne conduite des projets pour les deux types d'instances ne répond pas aux mêmes exigences : pour les institutions culturelles le cadre de référence s'inscrit dans la logique des politiques publiques de la culture et de leur efficacité, pour la fondation d'entreprise Logirem et Logirem SA, le cadre est celui d'une politique d'entreprise qui a recours aux arts et la culture pour améliorer le quotidien des habitants et leur environnement. Il semble ici aussi utile de redéfinir, à tout le moins rediscuter, la position que chacun accorde à l'autre partenaire et d'ajuster la distribution des rôles en fonction des objectifs visés ensemble et non au regard des impératifs que chacun des partenaires se fixe dans les activités qui lui sont propres.

- La question de la patrimonialisation (des œuvres) et du processus de transmission d'un projet à l'autre pour créer une continuité et une logique de construction de biens communs (les espaces publics et les œuvres) sur le long terme, pour favoriser l'émergence d'un mémoire collective partagée et partageable.

- La question du retour des publics sur les œuvres, les projets et la manière dont ils sont conduits est une difficulté avec laquelle composer, il n'y pas de protocole simple et systématisable qui permettrait de recueillir l'avis des habitants sur chaque projet, notre étude le montre, il faut du temps et une immersion dans la durée pour saisir des avis autres que ceux des publics impliqués et enthousiastes et ceux des publics réfractaires et indifférents. Toutefois de ce point de vue il y a des pistes à explorer avec la constitution de microgroupes autour de personnalités de la cité qui sont entendues et écoutées ; si une catégorisation des différents types de publics des Ateliers de la Cité peut se révéler un outil pour une définition néanmoins ce sont différentes façons d'être public qui ressortent. Ainsi, il devient dans un premier temps important d'établir des échelles et des formes de participation qui puissent entraîner une approche plus ouverte de la réception, certains acceptant volontiers de participer, mais se sentant démunis pour intégrer la catégorie des publics.

- Si la Fondation et Sextant&+ s'accordent sur la volonté de cibler certaines catégories de publics en particulier, on observe qu'un idéal type de public assez homogène a toutefois été implicitement élaboré, en gommant toutes sortes de différences : ainsi les habitants/résidents sont tous au même titre de potentiels publics de ce projet d'ateliers, et forment un ensemble. Or sur le terrain la composition et distribution des groupes sociaux en fonction de leur âge, situation sociodémographique, professionnelle, etc. est très contrastée, il convient de mobiliser des micro-groupes comme autant de micro-publics aux attentes et formes d'attention, de perception très diversifiées. Les ressorts pour les interpeller, et les amener à s'intéresser au projet sont peut-être à rechercher dans des domaines de la vie sociale qui leur sont plus familiers (monde du travail, réseaux sociaux, sport ou activité de loisirs...).

- Les freins réels auxquels se heurtent les habitants sont-ils bien les mêmes que ceux que les porteurs du projet pensent devoir lever ? Il existe un « impensé » selon lequel parce que l'action est bien fondée, elle suscitera un intérêt presque naturel. Sur la base de tels critères, il est tentant de ne mesurer l'efficacité de l'action qu'au nombre de personnes qu'elle aura mobilisées. Or, la participation comme la mobilisation ne sont pas des fins en soi, et devraient avant tout être appréhendées, dans une perspective plus ascendante, comme des processus, relativement imprévisibles, à diffuser, à induire dans les pratiques. Ce qui, en termes de mise en œuvre et d'évaluation, constitue leur principale difficulté.

La question des moyens dont disposent les habitants pour faire un retour sur les œuvres existantes, est aussi déterminante. Si tous les protagonistes s'accordent pour laisser les habitants s'exprimer, les moyens mis à

disposition pour le faire sont au final assez peu nombreux, voire pour certaines catégories de population ils peuvent être inadaptés. En effet, et de nombreux sociologues l'ont montré, il y a face à l'art et pour certains groupes le sentiment de ne pas être légitimes à donner son avis (rejets et résistances constituant alors des valeurs refuge).

- On peut repérer qu'il y a une forte attente envers les artistes : la fondation d'entreprise Logirem leur demande principalement d'être un acteur social dans le territoire de la cité ; Sextant &+ leur demande d'être un acteur culturel au sein du monde plus large de la scène artistique contemporaine marseillaise, nationale et internationale, deux exigences qui peuvent se révéler difficiles à concilier.

Retour sur les principales recommandations (issues du rapport et des réunions de travail)

Sur le programme et sa mise en œuvre

- Chercher à mieux capitaliser les acquis et formaliser un socle des savoir-faire nécessaires à la bonne mise en route et en œuvre du projet, mais éviter l'effet d'accumulation des procédures et consignes qui se superposent d'un projet à l'autre. Au fil des années, les résidences et leurs temporalités se sont multipliées. Aussi l'appel à candidatures s'est-il complexifié et technicisé pour préciser davantage les modalités de l'action. Mais chaque projet étant différent par sa nature, la personnalité de l'artiste, le contexte au moment de la résidence, le type de l'œuvre, etc., ce qui est fixe doit être concis et précis, mais laisser une marge de manœuvre et la possibilité d'ajustements *in situ* et *ad hoc*.

- Mise en place d'une « mémoire organisationnelle » qui permettrait de capitaliser un répertoire de connaissances collectives, ce qui suppose une mise en partage des informations et des situations rencontrées plus formelle. Dans ce type d'organisation, qui place l'incertitude et la complexité comme modes de gestion, les fonctions d'ingénierie et de médiation sont essentielles, et la question de la légitimité des acteurs est primordiale, qu'attend-on des autres et que pense-t-on qu'ils attendent de nous ?

- Rediscuter et redéfinir régulièrement les objectifs partagés entre les différents acteurs du projet (Sextant &+ et la fondation Logirem), dans ce cadre s'il est recommandé de prendre en compte les dispositifs, actions, plans qui interfèrent avec le programme (requalification urbaine, politique de la ville, tensions sociales, etc.) veiller à ce qu'ils ne soient pas trop pesants s'ils dépassent clairement le cadre du projet.

- Plus et mieux communiquer aux différents temps et moments clés d'une résidence, mais aussi tout au long de celle-ci ainsi qu'après. En effet, nous avons observé différents degrés d'implication et de présence des différents acteurs selon les étapes du projet, cela crée une forme de discontinuité, qui peut-être source de discordances, voire de dissensus ; il serait ici opportun de clarifier les maillons qui lient les différents protagonistes, que chacun intègre mieux quelle est la place de l'autre, connaissant ses attentes explicites, mais aussi celles implicites.

- Si le choix de Sextant &+ est indéniablement un atout pour la réussite du projet, pour son inscription dans une perspective de valorisation de l'art contemporain et pour que le programme soit clairement identifié et reconnu pour sa qualité artistique, le volet production et médiation pourrait toutefois être en parallèle plus largement complété par : un volet plus « animation socioculturelle » (on pourrait imaginer d'intégrer dans le réseau des partenaires principaux un acteur référent de ce domaine de compétences) ou par un volet « éducation artistique et culturelle » construit en collaboration avec les écoles, collèges et lycée de proximité afin de toucher ces publics sur un mode d'intervention qui leur est plus familier.

- Renforcer et développer le rôle des personnes les plus proches des habitants (agents Logirem et acteurs du quartier comme les commerçants), qui sont autant de relais pour permettre aux habitants de construire un dialogue avec les protagonistes du programme, plus souvent considérés dans leurs fonctions professionnelles pour ceux de Logirem et de la fondation, comme d'un autre monde pour les artistes et les acteurs de Sextant &+, ils sont les « autres » sur le modèle de l'opposition « eux » et « nous » décrite par R. Hoggart dans *La Culture du Pauvre* (« La plupart des groupes sociaux doivent l'essentiel de leur cohésion à leur pouvoir d'exclusion, c'est-à-dire au sentiment de différence attaché à ceux qui ne sont pas "nous" ») ; cela

permettrait de mieux ancrer l'action à l'échelle micro-locale ; l'exemple de ce qui a été conduit au Mac Val serait ici intéressant à regarder.

- Diversifier les moyens d'ouvrir la gouvernance du dispositif aux habitants afin qu'ils puissent dépasser les freins qui les tiennent à distance (« ce n'est pas pour moi », « je ne suis pas compétente », etc.). Afin qu'ils se sentent utiles au projet, il convient de trouver des points d'accroche adaptés dans leur forme, qui réfèrent à leurs compétences et intérêts propres (compétences techniques, connaissance des lieux, des personnes ressources, etc.). Une majorité des habitants face au programme de résidence est comme l'étranger décrit par Alfred Schütz face à un nouveau modèle culturel, ils ne partagent pas les présupposés fondamentaux qui sont partagés par les acteurs du projet et « le modèle culturel [de ce groupe] n'est pas un lieu de refuge, mais un champ d'aventure, pas une évidence, mais un point d'interrogation à investiguer, pas un instrument utile pour clarifier les situations embrouillées, mais une situation problématique et même difficile à maîtriser. »
- Mettre plus en lien le collectif constitué autour des résidences avec des collectifs déjà constitués et en lien avec le monde familier de la vie quotidienne (fête des voisins, association des parents d'élèves, etc.) leur permettant de prendre connaissance et participer par ce biais aux projets conduits.
- Prévoir plus de temps de rencontres avec les habitants autour des projets avec des moments informels et conviviaux, les solliciter pour qu'ils proposent aussi des modalités de rencontres avec les artistes, les publics de l'art contemporain qui soient à leur initiative.
- Articulation de l'action avec des initiatives à destination des jeunes (actions de prévention, actions intergénérationnelles, etc.) pour favoriser la mobilisation de ce public et permettre un renforcement mutuel des actions.
- Articulation avec des espaces symboliques de la cité et notamment le jardin partagé, théâtre régulier de fêtes ou de barbecues, c'est ici que l'on recroise l'objectif inhérent à la création des jardins de la Bricarde par la Régie : offrir un lieu de sociabilité et de rencontres permettant de « régénérer du lien » dans ces Cités où s'y diagnostique tant son absence. Sociabilité et rencontres ne sont d'ailleurs pas en reste puisque le jardin est un lieu de passage de connaissances, de personnes qui viennent dire « bonjour », s'asseoir un moment à l'ombre des arbres, le plus souvent pour discuter. De ce point de vue, le jardin jouit aussi d'une fonction de « refuge » dans la cité : on y vient entre midi et deux heures, ou l'après-midi, pour y prendre un moment et s'y détendre... Ici, des formes très souples de sensibilisation, dans l'espace public, en présence des artistes et à proximité des œuvres installées dans la cité, à des moments clés de l'année pour les enfants (Carnaval, début des vacances, fêtes familiales, rentrée scolaire...), pourraient être plus développées pour compléter le travail structuré des ateliers. Il s'agirait de favoriser plus encore des micro-interactions sociales « sur fond d'art » à l'occasion de moments de vie spécifique, de nature à créer un lien et une familiarité entre les différents acteurs du projet.

Sur les résidences

- Plus de continuité à l'issue des résidences s'avérerait nécessaire pour ancrer durablement dans les représentations de la cité (par ses habitants, comme par l'extérieur), les résidences sont pensées en termes de projet d'une certaine durée notamment du côté de Sextant &+ avec une temporalité pour chacune, l'inauguration, la production de l'œuvre signalant la fin de la résidence (et donc une forme de clôture) ; or pour une majorité d'habitants qui n'ont pas suivi le projet, l'inauguration est le début de quelque chose, le commencement d'une période de la vie de la cité avec cette œuvre-là présente au quotidien ; les résidences sont à la fois un moment spécifique et dans un même temps un événement parmi d'autres dans la vie du quartier et dans la temporalité de vie quotidienne plus marquée par d'autres événements pour les habitants. L'œuvre est en quelque sorte livrée aux publics et à l'espace public, comme s'il allait naturellement et spontanément savoir quoi en faire ensuite, après l'inauguration.

Outils et dispositifs possibles

- Mise en place d'un protocole d'évaluation qualitative visant à observer l'évolution et la diffusion des pratiques artistiques d'une génération témoin.

- Assurer une communication régulière autour du projet : stimule l'intérêt du public, assure la visibilité de l'action, assure de sa continuité, création ou utilisation des médias existants : journal de quartier, radio locale, lettre d'information, etc. ; mais aussi gazette, affiches, flyers, discussions... une communication qui viennent s'ajouter à celle « professionnelle » (mises en œuvres par Sextant &+, Logirem et la fondation), mais plus accessible aux habitants eux-mêmes.
- Animation des œuvres existantes : assure la visibilité de l'action et sa continuité, permet de créer un débat pour stimuler l'intérêt du public et engager un processus de patrimonialisation des œuvres, on pourra ici imaginer de faire revenir les artistes pour réactiver le lien qui a pu se construire lors de leur résidence et en créant des événements réguliers et récurrents autour des œuvres.
- Cibler et utiliser certains lieux existants pour leur effet fédérateur, créateur de bien commun (on pensera particulièrement au « Parlement » de S. Eichhorn.
- Anticipation des freins symboliques (légitimité) et matériels (mobilité, disponibilité, etc.) en proposant par exemple de tenir le jury de sélection dans un lieu accessible, familial, en proposant une solution de garde d'enfants le temps de l'événement, etc.

Sur le rapport aux habitants comme publics

- Opportun de considérer les types de publics que forment les habitants, moins comme un public précaire, *a priori* peu enclin à accepter l'action, que comme un public hétérogène, constitué de personnes aux expériences de vie différentes, et présentant donc des degrés d'ouverture, d'intérêt et de disponibilité différents.
- Prendre du recul sur la perception des publics comme sur la démarche engagée. Une erreur courante, dans les processus participatifs, relève par exemple du souhait de toucher rapidement l'ensemble des habitants sans pour autant savoir qui sont ces habitants ni prendre la mesure des individualités et des parcours de vie contrastés. Recréer ou chercher à retrouver les catégories de publics telles qu'elles se construisent dans les mondes de l'art met à mal une organisation des habitants déjà construite localement dans la cité, mais selon une distribution et une logique différentes (on pensera ici aux dealers qui sont aussi un public des œuvres et qui les intègrent dans leur cadre de vie et d'actions).
- La difficulté, dans l'ensemble des démarches participatives, consiste à capter, dans son quotidien, un public qui ne s'attendait pas à être sollicité, qui est public malgré lui ou qui n'était pas demandeur d'une telle offre et dont on attend qu'il y adhère. Certains publics sont effectivement plus disponibles que d'autres comme les enfants, les personnes âgées, mais il est nécessaire de jouer sur des temporalités et disponibilités plus en lien avec la vie des habitants de la cité si l'enjeu est de diversifier les publics.
- Les actions à destination des jeunes nous semblent constituer une priorité, au vu des enjeux sociaux à toucher un tel public, et au vu de la vulnérabilité immédiate, au vu aussi de l'impact de pratiques culturelles pendant l'enfance sur le futur adulte ; le local comme lieu de passages et de rendez-vous (café, goûter) conviviaux en marge des ateliers peut amener des habitants à venir voir ce qui se fait.
- Trouver des opportunités pour que les différentes facettes du travail de l'artiste puissent être montrées autrement que dans l'atelier, ou au moment de l'inauguration, via des expositions comme cela a été fait, mais aussi dans des espaces plus familiers, on pourra ici penser aux commerces ou chez les habitants eux-mêmes comme l'avait proposé le Château de Servières en 1997.

Sur la gouvernance du projet

- Développer et renforcer le mécénat, sur des actions ponctuelles et pas nécessairement coûteuses (par exemple sur la prise en charge des transports pour emmener les habitants hors de la cité, pour payer les entrées des parents qui accompagnent les enfants dans des sorties culturelles).
- Afin de permettre une lisibilité et visibilité par tous et pour tous, il convient de mettre en place une logique d'affichage systématique et une information de proximité, de jouer aussi plus fortement sur la transmission orale et informelle qui fonctionnent bien avec les catégories de population en présence ; il serait aussi opportun de rendre plus visibles des parcours, des circulations qui permettent de voir et d'intégrer la présence des œuvres et le fait qu'elles participent d'un ensemble.

- Ressources possibles :
 - stagiaire (en sociologie - Aix, en médiation culturelle - Marseille, en administration des institutions culturelles – Arles, Institut méditerranéen de Formation et Recherche en Travail Social – Marseille, mais on pourra aussi penser aux formations sur le milieu urbain) ;
 - service civique (on peut citer ici l'expérience conduite au théâtre du Merlan avec Eddy Samel⁴ et le groupe des 15 ;
 - groupe d'étudiants sur des projets culturels ;
 - étudier l'opportunité de financer une thèse Cifre et d'avoir un/e doctorante 3 ans pour ce projet (le recrutement peut se faire sur appel à candidatures afin de trouver le candidat idéal). Le principe de la thèse Cifre http://www.anrt.asso.fr/fr/espace_cifre/accueil.jsp

⁴ Voir l'article du Monde : http://www.lemonde.fr/culture/article/2016/10/02/a-marseille-du-pain-et-du-savon-sur-les-planches_5006877_3246.html

ANNEXE : LES DEUX CITES, LA BRICARDE ET FONSCOLOMBES

On peut trouver la trace des premiers échanges sur le projet de résidence au milieu des années 2000. Fanny Broyelle revient sur l'histoire du projet et a réalisé une chronologie détaillée, nous ne donnons ici que quelques éléments pour planter le décor.

Au cours de l'année 2005, le Conseil d'Administration de la Fondation et la Direction de LOGIREM ont déterminé et validé quatre (4) axes prioritaires dont celui de la culture.

Dans ce cadre, la société LOGIREM et sa Fondation ont souhaité mettre en place une collaboration autour d'un projet artistique réalisé dans le cadre d'une résidence de la société.

Extrait de la convention de résidence d'artiste signé avec Yazid Oulab en 2009.

Deux programmes d'habitation composent l'objet de notre étude : la Bricarde et Fonscolombes.

- 672 logements à la Bricarde,
- 248 logements à Fonscolombes.

La Bricarde

Le choix de la Bricarde tient aussi à l'artiste Yazid Oulab qui a été le premier en résidence⁵ et pour qui « il fallait qu'il se passe quelque chose ici⁶ ».



⁵ Pour voir une vidéo de l'œuvre réalisée, *Socles hauts pour le rêve* <https://www.youtube.com/watch?v=SY8p258nw1U>

⁶ Document de présentation, « BRIC'ART. Résidence d'artiste / Résidence La Bricarde, Marseille 15e Projet 2009-2010 ».



Source : <http://clutier-maquette.com/urbanisme.htm#>

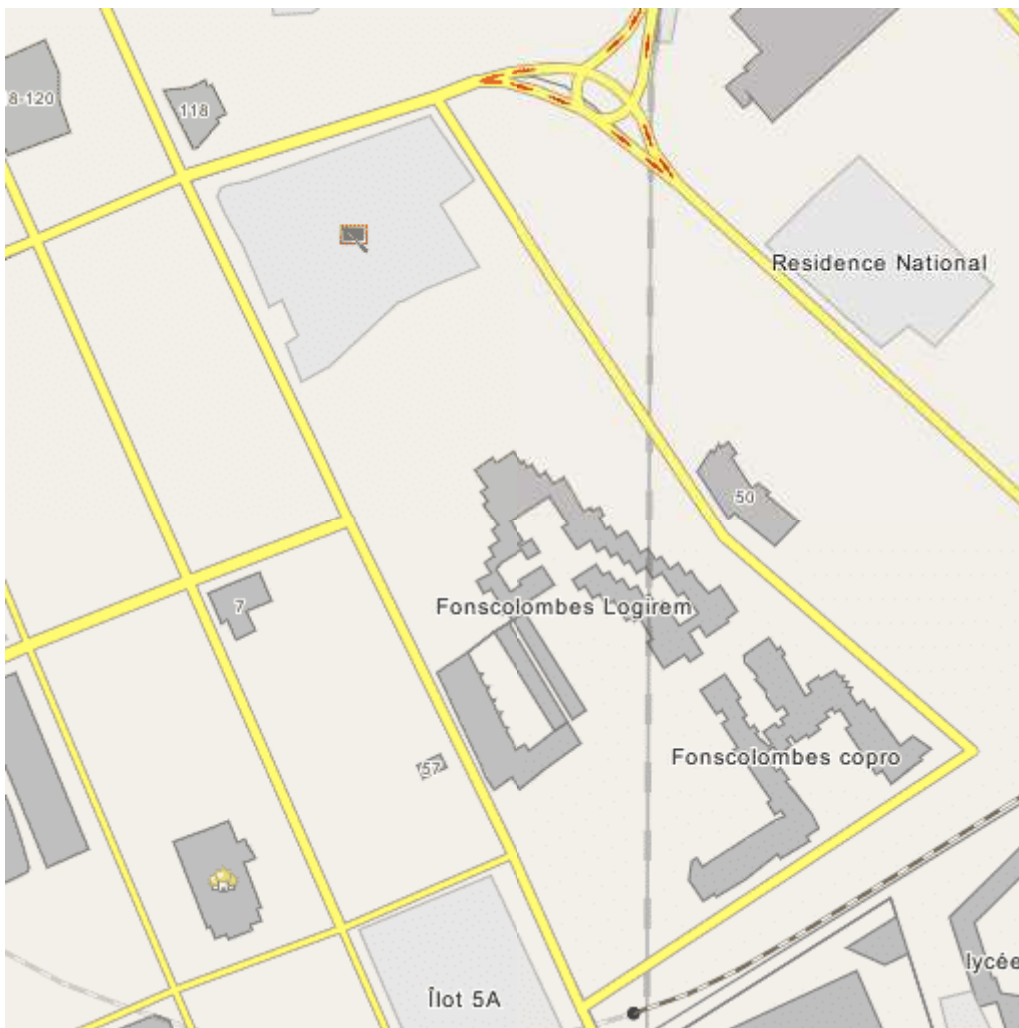
Pour avoir une idée de la cité intra-muros, voir la vidéo réalisée dans le cadre de Mp2013 :

<http://culturebox.francetvinfo.fr/expositions/sculpture/la-bricarde-une-cite-marseillaise-a-lavant-garde-de-lart-contemporain-117243>

Fonscolombes

Plus récemment, la cité de Fonscolombes (plus en proximité du centre-ville) a été investie.





Sources : <http://wikimapia.org/14338048/fr/Fonscolombes-Logirem>

Pour avoir une idée de la cité intra-muros, voir la vidéo "Les Pas Perdus Le Salon incandescent et ses chaises chaudes" <https://www.youtube.com/watch?v=VLIB-O9xyt4>

Quelques œuvres en situation



© Photographie : Yannick Hascoët, février 2014



Le Jardin des inclinaisons, Charlie Jeffery, 2013

Source : <http://www.telerama.fr/scenes/mp2013-une-cite-des-curiosites-dans-les-quartiers-nord-de-marseille,103080.php>



Nathanael Abeille, source : site de Sextant &+



Stefan Eichhorn, « Le parlement », la Bricarde, 2015



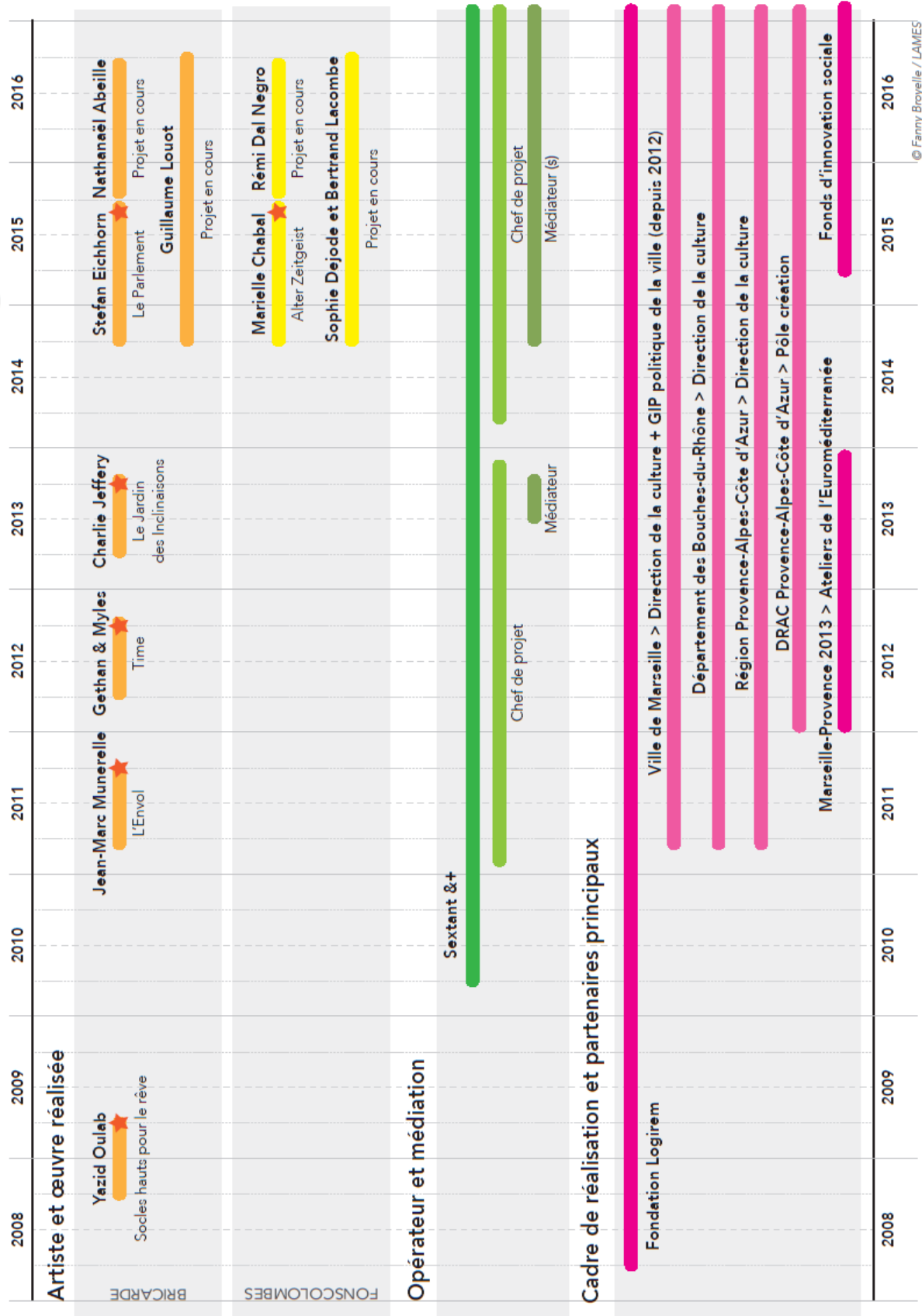
Jean-Marc Murerelle « L'Envol » © Akram BELAID - culturebox (en ligne)



Yazid Oulab, « Socles hauts pour le rêve », 2008-2009, la Bricarde

ANNEXE : CHRONOLOGIE DES ATELIERS DE LA CITE

Les Ateliers de la Cité : une chronologie



© Fanny Broyelle / LAMES

ANNEXE : QUELQUES EXTRAITS D'ENTRETIEN & CITATIONS

Sur les artistes

- « [La] résidence [de Gethan & Myles] a eu un succès, les gens s'en rappellent encore. Ce sont des artistes hyperengagés, au-delà de la résidence – ils venaient à vélo du centre-ville jusqu'ici - et ils organisaient du soutien scolaire, des cours d'anglais pour les petits. C'était fou la rencontre avec les habitants. »
- « L'investissement de Gethan & Myles était politique et humain, ça s'est terminé en douceur. »
- « On a été identifié comme des bricoleurs, alors des fois, des gens passent pour nous emprunter un tournevis. »
Sophie Dejode et Bertrand Lacombe

Sur les habitants

- « Les gens n'arrivent pas à faire la part des choses, ils ne comprennent pas pourquoi on met de l'argent dans des œuvres d'art dans un quartier d'habitat social alors qu'on ne répare pas leurs ascenseurs et que les problématiques techniques sont longues à mettre en place, quand elles ne sont pas remises à plus tard, dans un cadre de réhabilitation par exemple. »
- « Les gens ne comprennent pas que de toute façon, cet argent partira sur une ligne culturelle et que tant qu'à faire, autant que cet argent aille chez eux plutôt que chez les bourgeois. Mais eux voient tout de suite ce que l'on pourrait faire avec cet argent pour améliorer leur vie quotidienne directe. Et ça se comprend. On se heurte à ça constamment. »
- « C'est extrêmement compliqué d'aller à la rencontre des gens. L'Asmaj⁷ nous a sollicités pour savoir comment développer de la médiation citoyenne. Faire se rencontrer les nouveaux et les anciens locataires. [...] Et ils ont beaucoup de mal à prendre contact avec les habitants. Ils passent chez les gens et ne les trouvent pas, les gens disent qu'ils vont rappeler et ne rappellent jamais et les quelques rendez-vous qu'ils arrivent à obtenir, les gens ne viennent pas. »
- « Là, tu te rends compte que ce n'est pas juste un job, c'est des vrais gens. Tu tisses des relations de confiance, et quand tu t'en vas, tu romps ces relations. D'ailleurs Gethan & Myles ont continué à y aller, à donner des cours d'anglais, tu t'attaches. »
- « Les habitants tissent des relations d'amitié avec certains artistes, comme Stefan Eichhorn, il y avait des échanges de recettes de gâteaux. Au-delà de la langue, c'était beau de voir leurs causeries. »
- « Pour l'œuvre de Gethan & Myles, les gamins montaient dessus avec leurs vélos, et des gens sont venus graver leur date de naissance, alors oui, c'est un acte de vandalisme, mais c'est surtout un acte d'appropriation. »
- « Au-delà de l'avis sur le projet artistique en lui-même, tous nous font remonter leur sentiment de fierté, fierté que ce soit La Bricarde qui ait été choisie pour accueillir un projet qu'ils ressentent comme quelque chose d'important »

Sur le dispositif

- « Le jour où on sera bons, c'est le jour où on pourra mener de front la réparation des fenêtres en même temps que ce type de projet, et que ce ne sera pas considéré comme un luxe. Ce n'est pas évident de comprendre ça quand on arrive dans ces quartiers, avec des habitants qui pensent, à juste titre, que ces projets coûtent cher. »
- « L'œuvre, peu importe qu'elle soit pérenne, c'est un prétexte. Ce qui est important, c'est les bénéfices indirects que ça a rapportés ! »
- « Au début on pensait qu'un artiste pouvait aller tout seul au-devant des habitants et pouvait faire seul sa médiation. On a compris au fil du projet que la médiation, c'est un métier, que l'artiste n'est pas un travailleur social ni un médiateur. Il est artiste et il y a des professionnels qui doivent l'accompagner. »
- « On n'est jamais sur quelque chose de stable. Tout bouge, tout change, tout s'adapte. Il y a des crises, il faut trouver des solutions, il faut innover, inventer, contourner. »
- « En fait, [à Fonscolombes], on est arrivé comme on a fait à la Bricarde, mais ça ne fonctionne pas du tout de la même façon ici. On doit s'adapter au contexte à chaque fois. »

Sur l'environnement social et spatial

- « Depuis 2 ans, le contexte dans les cités s'est vraiment durci, les rapports humains se sont durcis et on est assez seuls en vérité. Il n'y a pas beaucoup d'autre type de présence, associative, culturelle ou autre. [...] C'est ce que

⁷ ASMAJ - Association de Soutien à la Médiation et aux Antennes Juridiques : structure de médiation pour les troubles de voisinage et pénal

je renvoie régulièrement à notre partenaire principal, c'est la dureté du contexte et notre solitude, qui n'est pas le fait de Logirem, mais d'une politique générale. »

« Dans ces quartiers, les parents ont du mal à communiquer. Il y a une barrière culturelle qu'on aimerait bien casser. Les parents viennent pour accompagner, mais les sorties sont compliquées, car certains enfants sont très perturbants. [...] Beaucoup de mamans ont des enfants petits, alors c'est difficile de trouver des parents disponibles. Le problème c'est que les papas ne prennent pas le relais. »

« Il manque le maillon animation. Ce sont deux univers qui ont du mal à se parler. C'est un métier. [...] Il faut sortir de ces dispositifs qui font que c'est une élite qui décide à la place des gens. Il faut identifier les besoins sur les territoires, et c'est ce besoin-là rempli qui va permettre de créer des passerelles pour accéder à l'art. »

« Les habitants ne se sentent pas de prendre la parole dans des réunions. Nous-mêmes, professionnels, ça nous est difficile et on demande à quelqu'un qui est coupé de tout lien social, qui est seul dans son logement, qui parle peut-être mal le français, qui est peut-être culpabilisé de ne pas avoir fait d'étude... de s'exprimer. Ça n'a pas de sens. »

« Il ne faut quand même pas oublier que ce métier est stressant et je comprends que les gens qui sont par exemple sur le terrain à La Bricarde n'ont pas envie de venir aux ateliers ou aux portes ouvertes, surtout le week-end, ils ont envie de voir autre chose que leur lieu de travail, ils ont vraiment besoin d'une respiration »

Sur les interactions

« Tout projet d'accompagnement est important pour l'équipe locative, car il permet de changer de casquette et de ne plus être celui qui traite les réclamations. C'est une occasion de se dévoiler aux habitants, de partager un coup de cœur, de créer des liens un peu différents que les liens habituels entre un syndic et des habitants. Le regard change sur le gestionnaire, les relations sont plus fluides ».

« La relation se fait sur une poignée de gens qui sont impliqués dans des réseaux, des associations du quartier. On ne sait pas exactement ce qu'ils font, les gens ne s'identifient pas forcément. Mais on n'est pas dans des problématiques artistiques. On parle beaucoup des problèmes de la cité, des poubelles par exemple »

« Prioritairement, il faut s'appuyer sur les forces vives, les groupes constitués qui puissent faire transpirer les bonnes ondes de l'artiste qui vient avec ses bonnes volontés, et qu'on puisse l'accompagner là-dessus, autant Logirem que les salariés. Il faut que les salariés du terrain puissent être associés et qu'on leur explique le bien-fondé de ces actions, qu'on aime l'art et la culture ou pas ».

« Je pense que quand les gens habitent dans des cités comme ça, ils sont parfois dans des situations précaires, c'est une population qui n'est pas favorisée et qui n'a pas eu accès à la culture. C'est difficile de parler d'art quand on est en mode de survie et il y a des familles qui sont en mode de survie et que ne nous atteindrons pas avec nos histoires »

Sur la temporalité du projet

« C'est du long terme, du très long terme. On peut mesurer les effets des années après. Ça ne peut pas être un projet de court terme. »

« Le projet est bien lancé maintenant, il n'y a pas trop de tensions, je trouve. En tout cas pas entre les habitants et les artistes. Quand on fait les portes ouvertes, il y a toujours du monde qui vient. Les gens se sentent légitimes à poser des questions. »

ANNEXE : SOMMAIRE DU RAPPORT ET RESUMES DES DIFFERENTES CONTRIBUTIONS

SOMMAIRE DU RAPPORT

REMERCIEMENTS	2
L'ÉQUIPE DE RECHERCHE	3
SOMMAIRE	4
INTRODUCTION DU RAPPORT	7
LE CADRE DE L'ÉTUDE	9
QUESTIONNEMENT ET PROBLÉMATIQUE, RETOUR SUR QUELQUES ÉLÉMENTS DE SOCIOLOGIE DES PUBLICS	11
METHODOLOGIE	15
LES DEUX CITES, LA BRICARDE ET FONSCOLOMBES	16
<i>La Bricarde</i>	17
<i>Fonscolombes</i>	18
<i>Quelques œuvres en situation</i>	19
PRESENTATION DU RAPPORT	21
LES ATELIERS DE LA CITÉ : UNE AVENTURE PARTAGÉE	22
INTRODUCTION	23
UN CHAMP LEXICAL COMPLEXE	24
<i>Les notions clés et leur emploi</i>	24
<i>Définitions et usages des notions clés utilisées</i>	25
La résidence d'artiste	25
Œuvre pérenne ou œuvre trace ?	27
Profession artiste plasticien	27
La production d'œuvres en lien avec un « contexte de création » ou un « lieu de vie » ?	30
La production d'œuvres en lien avec les habitants. « Développement d'une relation » ou « implication » ?	30
Rendre plus accessibles l'art et la culture dans les quartiers	31
<i>En conclusion sur les notions clés</i>	32
LES ATELIERS DE LA CITE : UN DISPOSITIF INSCRIT DANS UN ECOSYSTEME	32
1. <i>Les artistes plasticiens</i>	34
2. <i>L'enseignement supérieur</i>	35
3. <i>La production</i>	36
Les centres d'art	36
Les structures de production et d'accompagnement de l'art contemporain	36
4. <i>La diffusion</i>	37
Les lieux d'expositions	37
Les manifestations	37
Les collections et diffusion de l'art contemporain	38
5. <i>Les réseaux professionnels</i>	38
6. <i>En conclusion sur le panorama du secteur de l'art contemporain</i>	39
UN RÉSEAU D'ACTEURS QUI MULTIPLIE LES ENJEUX	40
1. <i>Rappel des faits</i>	40
2. <i>Le réseau d'acteurs</i>	41
3. <i>Les catégories d'enjeux</i>	41
Les enjeux du monde économique	41
Les enjeux de territoire	44
Les enjeux de développement humain : interactions entre valeurs individuelles et valeurs sociales	48
4. <i>En conclusion sur les enjeux</i>	50
UNE MISE EN ŒUVRE COMPLEXE	51
1. <i>Différents mondes en interaction</i>	51
2. <i>Les modes opératoires du dispositif</i>	52
3. <i>La légitimité des acteurs</i>	56

4. Ingénierie et médiation : des fonctions support.....	56
5. La relation aux habitants : de la connaissance à l'implication.....	58
6. En conclusion sur la mise en œuvre.....	62
CONCLUSION.....	66
ANNEXE 1 : CHRONOLOGIE DES ATELIERS DE LA CITE.....	68
ANNEXE 2.....	69
ANNEXE 3.....	70
Bibliographie.....	70
MOBILISATION(S) AUTOUR DES ATELIERS DE LA CITÉ : ENTRE CRÉATION DE LIENS ET CRÉATION DE SENS.....	72
INTRODUCTION.....	73
L'ENTREE ARTISTIQUE ET SES EFFETS PARFOIS INATTENDUS.....	74
1. L'implication et l'adhésion au projet des salariés de Logirem.....	74
Valoriser les compétences individuelles pour renforcer l'action collective.....	75
2. L'apport des « Ateliers » dans un processus de rénovation urbaine et sociale.....	76
Un enjeu d'articulation avec le PRU.....	77
APPREHENDER L'ACTION ARTISTIQUE DANS UN CONTEXTE SOCIAL DIFFICILE.....	77
1. La déconstruction nécessaire de l'offre de participation.....	78
L'offre culturelle répond-elle à un besoin ?.....	78
2. Des conditions pouvant favoriser la mobilisation.....	79
Justification et sensibilisation.....	79
Adaptabilité.....	80
Lisibilité de la démarche et communication.....	80
Continuité.....	80
3. L'ancrage de l'action dans le long terme.....	81
Une démarche d'initiation à l'art contemporain.....	81
L'enjeu d'une action en direction de la jeunesse.....	81
Favoriser un travail partenarial.....	82
LE SENS DE L'ACTION.....	83
4. Favoriser un changement des rôles et des pratiques.....	84
Créer des conditions pour réduire les écarts et rendre les habitants acteurs.....	84
Le rôle de l'artiste.....	86
5. La démocratisation de l'art en question.....	87
6. Retour sur le cahier des charges.....	88
SYNTHESE ET PRÉCONISATIONS.....	90
1. Évolution de l'action.....	91
2. Accompagnement de l'action.....	92
3. Évolution du cahier des charges.....	92
Bibliographie.....	93
LES ATELIERS DE LA CITÉ : FOCUS SUR LA MISE EN PLACE D'UN DISPOSITIF DE RÉSIDENCES D'ARTISTES.....	94
INTRODUCTION.....	95
LES ATELIERS DE LA CITE COMME FORME D'ACTION SUR LE TERRITOIRE.....	97
1. L'action de Sextant &+ : entre production et médiation.....	98
2. Travailler en concevant des « moments ».....	100
3. La question de l'adaptabilité aux territoires.....	102
Conclusion.....	104
LES PUBLICS DES ATELIERS DE LA CITE : QUELLE CATEGORISATION ?.....	105
1. Les publics attendus.....	106

2. <i>Les publics inattendus</i>	110
3. <i>Les publics absents</i>	111
<i>Conclusion</i>	113
LES ARTISTES AU CŒUR DE LA CITE	116
1. <i>L'expérience personnelle des artistes</i>	117
2. <i>Vie au quotidien</i>	118
3. <i>Quelle place pour les artistes ?</i>	120
<i>Conclusion</i>	124
ANNEXE 1 - LISTE DES PERSONNES INTERVIEWES	126
ANNEXE 2 - LISTE DES SOURCES CONSULTÉES	126
ANNEXE 3 - LISTE DES MOMENTS OBSERVÉS (PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE)	127
LA « TRAGÉDIE » DE L'ŒUVRE	128
INTRODUCTION.....	129
LA TRAME DE L'ENQUÊTE	132
SE TENIR A DISTANCE	138
PASSER A CÔTÉ.....	142
DES « POUSSÉES VITALES »	150
DE L'ANECDOTIQUE.....	158
<i>Bibliographie</i>	161
RETOUR SUR QUELQUES PRÉCONISATIONS	162
EN GUISE DE CONCLUSION	166
ANNEXES DU RAPPORT	171

PRESENTATION DU RAPPORT

Chaque chercheur, au regard des matériaux récoltés sur son terrain a rédigé une contribution spécifique, ils ont eu le choix de présenter leur analyse comme ils le souhaitent, en faisant usage des concepts et théories sociologiques qui leur semblaient adaptés ce qui permet un éclairage différent sur un même projet. La diversité des terrains conduit à une pluralité des angles d'analyse et donc de la nature et de la forme des préconisations qui sont proposées : certaines très pragmatiques et concrètes, peuvent être très rapidement mises en œuvre, d'autres parce qu'elles touchent à des questions de fond sur la gouvernance et les objectifs à courts, moyens et plus longs termes invitent à une concertation, un échange de vues entre les différents partenaires, d'autres enfin touchent à des fondamentaux sur la démocratisation, la démocratie culturelle, la territorialisation de l'art, qui dépassent le cadre des résidences d'artistes en elles-mêmes et pose des questions en termes de politiques de la culture et politique de la ville à Marseille.

Dans une première partie, **Fanny Broyelle**, revient sur la construction du projet et donne des clés de lecture sur la manière dont les différents acteurs le présentent, le perçoivent et l'analysent. Les Ateliers de la Cité sont présentés comme un dispositif qui s'articule autour d'un réseau d'acteurs (Logirem SA et sa Fondation, Sextant &+, institutions publiques, partenaires culturels, éducatifs et associatifs, artistes, habitants), et où chacun des acteurs est plus ou moins partie prenante du projet et a ses logiques propres.

À la suite, **Marie Filippi**, à partir d'une série d'entretiens et en lien avec le travail de thèse qu'elle conduit, analyse le sens de l'action pour les porteurs du projet, ainsi que ses effets au niveau de l'entreprise. En termes de motivation, elle montre que les porteurs du projet partagent la conviction d'une nécessité d'« amener de la culture » au sein des cités, cherchent à changer le regard sur les quartiers.

Barbara Rieffly a travaillé sur les actions menées par Sextant &+ ; sur l'identification et l'analyse de la variété des publics liés au projet artistique et culturel des Ateliers de la Cité. Elle interroge la catégorisation des différents types de publics des Ateliers de la Cité (attendus ; inattendus ; captivés ; absents ; potentiels) révélatrice de différentes façons de composer avec les œuvres et les artistes et questionne la place et le statut des artistes.

Jean-Stéphane Borja nous plonge lui au cœur de la vie quotidienne de la Cité, et son analyse vient compléter les précédentes en revenant aux points de vue ordinaires, aux formes d'appropriations (ou de résistances) face à des œuvres qui prennent place dans un espace public partagé.

En fin de rapport, sont listées les préconisations qui ont pu être exprimées au fil des réunions avec les différents partenaires de cette étude, au cours des réunions de travail de l'équipe de recherche ou à l'occasion des échanges lors des deux demi-journées d'étude réalisées au cours du projet (voir les programmes de ces rencontres en annexes du rapport). La conclusion élargit la perspective d'analyse au regard de questions actuelles sur les publics et la réception de l'art contemporain.